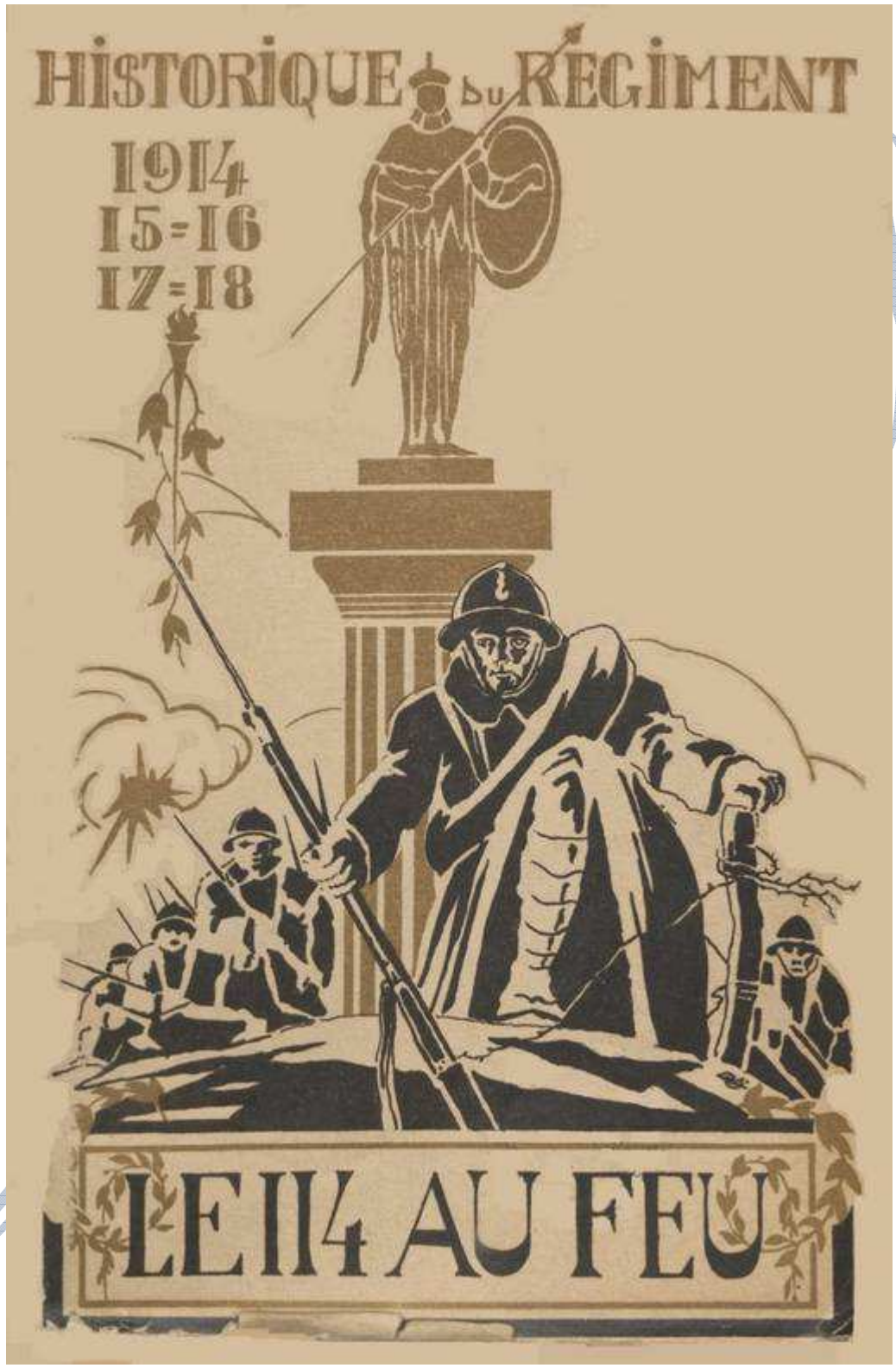
Campagne 1914 – 1918 - Historique succinct du 114e Régiment d'Infanterie

Imprimerie E. Payet – Saint-Maixent - 1923

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2016



Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2016

Pierre PAUL.

Le 114e au feu.

Historique

de la Guerre 1914 — 1918.

Au Colonel BERTRAND, qui prit le Commandement du Régiment au printemps de l'année décisive et le conduisit jusqu'à la Victoire, ces pages sont respectueusement dédiées.

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2016

Avertissement.

=======

I.	La Lorraine, la Marne.	4
II.	Le Saillant d'Ypres.	8
III.	Les offensives d'Artois.	11
IV.	La cote 304.	14
V.	De Tahure à Sailly-Saillisel.	18
VI.	Autour de Brimont.	21
VII.	La Forêt de Parroy.	23
VIII.	Le Château de Grivesnes.	25
IX.	Les Trois Journées de Méry.	27
X.	La Bataille de Libération. (Juillet-novembre 1918.)	30
	Conclusion.	40

Ancestrami

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2016

Avertissement.

L'Historique [1] d'un Régiment ne doit être en aucune façon le récit détaillé de ses quatre années de guerre. Ce serait là une œuvre banale et forcément trop longue qui ne présenterait au reste qu'un intérêt assez relatif.
Il est préférable en suivant l'ordre chronologique de saisir au passage les quelques grandes actions dans lesquelles se manifeste l'âme de cette vaste collectivité qu'est un corps de troupe ; de les narrer en les colorant sans exagération et sans emphase et de laisser au lecteur le soin d'en dégager le sens profond.
C'est cette méthode qui a été observée dans ce travail.
De la Belgique à l'ancienne frontière Lorraine, le 114 a écrit lui-même son histoire. Il n'y a qu'à prendre une carte pour y lire les noms émouvants et désormais glorieux qui gardent dans leurs lettres le souvenir de son héroïsme Il a laissé là un dépôt sacré les tombes de ses morts ; tombes isolées et comme perdues dans la campagne, tombes aux croix blanches ornées de cocardes tricolores qui se pressent dans le petit cimetière des villages ; tombes obscures et invisibles que rien ne décèle au milieu des solitudes dévastées.
Vers ce gigantesque ossuaire, en parcourant ces pages, nos cœurs guideront pieusement nos pensées.
Il était difficile ou pour mieux dire impossible de relater tous les exploits individuels accomplis au cours de cette longue campagne. Des volumes entiers n'y suffiraient pas. Signaler les uns, passer sous silence les autres, eut été manquer d'impartialité. D'ailleurs, les grandes gloires comme les grandes douleurs ne doivent-elles pas rester muettes ? Chacun y suppléera en glanant dans ses propres souvenirs ; chacun verra défiler les visages des camarades disparus et les retrouvera tels qu'ils étaient le jour que, montant à l'assaut, suivant la belle image d'un poète, ils disparurent à ses yeux dans les fumées et dans les gaz « pour continuer de monter ».

=======

I. La Lorraine. — La Marne.

Le 3 août 1914, la petite ville de Parthenay était pleine d'animation. Les premiers réservistes, arrivés dans la journée, circulaient au travers de ses rues d'ordinaire paisibles ; de la gare à la caserne, c'était un défilé ininterrompu où les cris et les rires se mêlaient dans une rumeur joyeuse... Le 5, la mobilisation était terminée. Le premier échelon s'embarquait à 17 heures 15... Quel souvenir ce départ !... Des acclamations et des bravos enthousiastes. Par quatre, jetant dans l'or du soleil couchant l'éclat chaud de leur garance, les hommes s'en vont si droits, si fiers, si confiants... Les applaudissements crépitent... des fleurs volent... des mains se tendent... puis le Drapeau... minute d'émotion religieuse. Tous les spectateurs se découvrent et les larmes perlent au bord des cils... Ah ! quand ils le reverront bientôt tel qu'il est aujourd'hui, lacéré par la mitraille, comme tous les cœurs seront brusquement chavirés !

1 Un Historique n'a rien de commun avec un travail d'histoire. L'histoire véritablement sérieuse basée sur l'examen des sources et des documents, suppose en plus une critique impartiale des faits et des idées. Dans un historique comme celui-ci, il va sans dire qu'une pareille méthode était délicate et présentement inapplicable.

Le 7 à Bainville-sur-Madon, la concentration est achevée. Le 9, le Régiment qui fait partie de la IIe Armée — Armée de Lorraine — cantonne à Neuves-Maisons. Le 11, il traverse Nancy dans toute sa longueur sous un ciel torride pour se porter à Bouxières-aux-Dames. Le 15, il se trouve à Laitre-sous-Amance et à Dommartin. L'offensive de l'Armée de Lorraine bat son plein. On n'a que des renseignements assez vagues sur cette offensive ; on sait simplement qu'elle continuera de façon à atteindre la ligne Sarrebruck-Pont-à-Mousson.
Après un ordre aussitôt annulé, reçu le 20 au soir d'embarquer à la gare de Nancy Saint-Georges, le 114 s'installe le lendemain sur la ligne La Neuvelotte, château de Tremblois, Velaine-sous-Amance, Il doit résister sur place en liaison avec le 125 et pousser des postes d'écoute à la lisière Est de la Forêt de Champenoux. Le 23, un de ces postes signale la présence de l'ennemi. Ce renseignement est confirmé par une reconnaissance de hussards qui a vu d'importantes forces monter de Mazerules sur Champenoux. Dans l'après-midi, deux patrouilles de la 8e se heurtent à un groupe d'Allemands sous la conduite d'un Officier, le mettent en fuite en lui blessant quatre hommes. Une de ces patrouilles est commandée par le caporal **HOUET**, l'autre par le sergent **TRUCY** qui affirme déjà ses brillantes qualités de Chef. C'est notre première rencontre avec l'adversaire. Un de nos hommes est tué ; il s'appelait **LAFERCHOU**. Saluons avec respect sa mémoire, c'est le premier soldat du 114 tombé glorieusement pour la France. Dans la nuit, le régiment se dirige sur Cercueil où il est disposé en formation de rassemblement, échelonné entre la lisière Est du village et la côte 206. Le 24, à 14 h.30, l'ordre d'attaquer en direction générale Erbevillers — Nord d'Hoéville, parvient au Chef de Corps. Sans hésiter on s'apprête, avec cette ardeur et cet entrain admirables des premières batailles. Le jour si impatiemment attendu est arrivé. Chacun est sûr de bien se tenir.. Le 2e Btn marche sur ErbevilIers en traversant la forêt de St. Paul ; le 3e se déploie à sa droite ; le 1er suit en réserve par la route Cercueil-Réméréville. La 2e Cie sous les ordres du Capitaine **CONSCIENCE** assure directement la liaison avec la 1re Brigade de la Division **FAYOLLE**. Dans un élan superbe les Bataillons de tête foncent sur Erbevillers. Au pas de charge, la baïonnette haute, fendant l'air de leurs imprécations et de leurs cris, nos fantassins semblent narguer la mort Mais l'ennemi qui tient fortement les abords du village et la croupe qui le sépare de Réméréville, fauche des sections entières avec ses mitrailleuses dont nous commençons hélas ! à faire la triste expérience... Les nôtres s'entêtent malgré tout ; ils veulent passer quand même. Entêtement sublime qui ne fait qu'augmenter nos pertes... Les terribles machines fonctionnent sans relâche criblant de leurs balles nos cibles si voyantes. L'assaut est bientôt enrayé... Le 2e Bataillon qui cependant a pu prendre pied dans Erbevillers en est chassé par une contre-attaque à la fin de la journée. Les pantalons rouges, comme des coquelicots brisés par l'orage, jonchent sinistrement la plaine...
Le 25, à 4 heures, après une nuit agitée, le 114, en liaison à droite avec le 125, à gauche avec le 32, est disposé prêt à reprendre, l'attaque sur la route Réméréville-Erbevillers. Mais le mouvement de la Division **FAYOLLE** sur Hoéville-Serre ayant été repoussé, le flanc droit de la 34e Brigade est bientôt découvert et nous sommes obligés de nous reporter aux lisières Est de la forêt St. Paul. Les Allemands ont repris Réméréville, enlevé la veille par le 125. On entend le soir leurs fifres qui égrènent des notes funèbres ; ils se rassemblent aux lisières... ils débouchent en poussant des hourras sauvages. Mais une de nos batteries de 75 qui vient rapidement de se mettre en position tire à toute volée sur les colonnes sombres et les disperse dans des éclaboussements sanglants... Ce même soir, le Drapeau du 114, déchiré en maints endroits par les projectiles ; reposait sur deux faisceaux, veillé par sa garde fidèle ; sa pauvre soie pendait et bruissait doucement sous les doigts de ces hommes, encore toute émue et comme frissonnante de ce premier baiser de la Mort...

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2016

Le 26, l'ennemi ayant évacué Réméréville, la marche en avant est reprise. Le 125 parvient à s'établir à la corne Nord du bois de la Fourasse. Le 114, gardé un moment en réserve, le relève en partie le 31 août sur ces emplacements avec l'un de ses Bataillons (Btn **CONSCIENCE**). Les deux autres, (Btn **BOSQUET** et Btn **CAZALAS**) au matin du 1er septembre, enlèvent le bois Ste Libaire et poussent des reconnaissances offensives en avant. Mais le 2 après un violent bombardement, les Allemands lancent à 20 h.40 une puissante attaque sur le bois de la Fourasse avec diversion sur les avant-postes du 125 et le bois Ste Libaire. L'assaut est mené avec une vigueur extrême. Une soixantaine d'ennemis atteignent une tranchée occupée par la section de l'Adjudant **PELLIN** de la 3e Cie ; ils sont fusillés presque à bout portant et repoussés. Les autres, massés dans les fossés de la route Réméréville - Hoéville, entament une lutte par le feu tout en cherchant à faire glisser des groupes à travers les champs d'avoine. Quatre fois de suite ils tentent d'enfoncer nos lignes ; quatre fois ils sont refoulés. Entre temps, les unités du 360e qui devaient relever cette même nuit le Btn **CONSCIENCE**, se présentaient au plus fort de la lutte. Elles étaient utilisées au fur et à mesure de leur arrivée. Le 3 à 1 h.30 le feu avait complètement cessé. L'adversaire laissait plus de 800 cadavres sur le terrain. Tout le régiment dans l'après-midi était réuni à Jarville d'où il devait s'embarquer pour Troyes. Ses pertes depuis une semaine, tant en hommes qu'en gradés, étaient sévères, Aussi au moment de l'embarquement, son Général de Brigade 1ui transmettait les félicitations du Général de **CASTELNAU**, Commandant la IIe Armée pour sa magnifique conduite [1].

Que se passe-t-il ? Où allons-nous ? Telles sont les deux questions que chacun se pose, le 5, en débarquant à Troyes. On ne sait absolument rien de la situation générale. On ignore la bataille de Charleroi, la retraite qui l'a suivie, la marche foudroyante des armées allemandes ; on voit seulement à certains indices qu'il y a quelque chose d'anormal et de changé. Dans la soirée, le Régiment est enlevé, en camions et transporte à Angluzelles. Le lendemain à 10 heures, il marche sur Gourganson où il cantonne, mêlé à des éléments d'artillerie et de cavalerie. A présent on est à peu près au courant ; on entrevoit tout l'enjeu de la partie qui s'engage ; il faut à tout prix triompher. Le 7, le 114 face à Fère-Champenoise creuse des tranchées sur la ligne St-Georges — 1 Km. sud de Connantray. Vers 13 h. il dépasse ce dernier village, pousse des éléments au Nord de la cote 177 non loin de Normée et bivouaque sur ses positions...

Toute la nuit, l'artillerie lourde allemande écrase sous ses obus les bois au Nord de la cote 177 ; puis le 8 vers 3 h.30, on entend du côté de Normée une violente fusillade et des rafales presque incessantes de mitrailleuses. Tout le monde a pris les armes et se tient à l'abri dans les tranchées. A 4 h.30 on voit refluer en désordre des hommes appartenant au 11e Corps qui occupaient la voie ferrée en avant de nous ; ils ont été surpris, disent-ils, par l'ennemi et ne peuvent plus tenir. Ce défilé dure près d'une heure et pendant ce temps un déluge de projectiles s'abat sur nos lignes ; les mitrailleuses nous prennent maintenant à partie, car l'adversaire exploitant son premier succès, a progressé d'une façon sensible et tenté même de nous tourner par le ravin de Conantray. Notre artillerie essaye de nous soutenir ; mais, mal renseignée sur nos propres emplacements, elle arrose le bois que tient le 2e Bataillon et l'oblige à l'évacuer. Le Capitaine **CAZALAS** déjà blessé est tué à l'orée de ce bois avec le Médecin auxiliaire **MICHEL** qui le soignait. Le Capitaine **AIMÉ** part prévenir nos artilleurs de leur méprise ; on le retrouvera mort dans la matinée sur la route de Fère Champenoise. Cependant profitant d'une accalmie, le 114 a peu à peu repris toutes ses positions premières. Mais à 9 heures, l'ordre lui arrive de se replier sur Connantray. La mort dans l'âme, le Colonel obéit. Notre repli s'effectue assez facilement, gêné toutefois par l'artillerie allemande qui nous canonne sur les pentes de la cote 137. Le Régiment se reforme ; on rallie les débris du 3e Bataillon qui a particulièrement

1 Ces félicitations figurent à l'historique de la 34e Brigade.

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2016

souffert (il ne reste plus que 150 hommes, le Capitaine **BOSQUET** qui le commande et beaucoup d'Officiers ont disparu) et par Semoine on gagne Gourganson où l'on doit tenir dans des tranchées préparées aux environs du moulin. Cette journée du 8 a été, comme on le voit, particulièrement dure ; sans actions très marquées, sous une pluie continuelle de projectiles, dans des mouvements de va et vient incessants. Nous la soldons finalement par des sacrifices sanglants.

Le 9 septembre au matin, nous nous trouvions à la suite de plusieurs déplacements nouveaux au Sud-Ouest de Gourganson à peu près dans la situation suivante : le 1er Btn à droite, le 2e à gauche de la cote 128, le 3e en échelon en arrière à gauche. Vers 14 heures 30, les fractions d'infanterie ennemie débouchant de la Maurienne marchent sur nos tranchées. Un feu violent les accueille. Jusqu'à 17 heures on tire sans répit ; mais bientôt nos munitions étant épuisées, le Colonel juge prudent d'exécuter un repli sur Faux ; repli facilité du reste par l'appui de notre artillerie. Mais à l'arrivée à Faux a 21 heures l'ordre parvient impératif de reprendre les tranchées de la côte 128. Les T. C. et T. R ont pu nous rejoindre et tant bien que mal on se trouve en place le 10 à 4 heures 30. A 6 heures le 114 se porte vers la sortie Est de Connantray direction générale de Vassimont pour participer à un mouvement offensif général de toute l'Armée. Le 125 entre dans Vassimont évacué par l'ennemi. Ce dernier commence à lâcher pied partout... chacun déjà le comprend et entrevoit obscurément l'utilité déboutés les épreuves supportées. Serait-ce possible ? Personne n'ose encore prononcer le grand mot. Dans le petit coin ou l'on a superbement combattu, on ne s'est aperçu de rien. Cependant le lendemain on marche sur Fagnières ; le surlendemain on entre à Cuperly... Le 13 on traverse St-Hilaire et Jonchery. Nos troupes sentent passer sur elles un vent d'orgueil et de folie. Plus de doute possible à présent : c'est la Victoire !...

Cette Victoire de la Marne où tant de nos Régiments se sont illustrés, beaucoup sur la ligne de feu n'en ont pas perçu tout de suite l'évidence, car l'ennemi, à part sur quelques points, a exécuté une retraite méthodique et, somme toute, bien ordonnée. Aussi les 14 et 15 septembre, le 114 livre de très durs et très pénibles combats à l'Est de Moronvillers et au Nord de la voie Romaine sans réaliser des gains de terrain appréciables. Le 16 une nouvelle tentative n'obtient pas davantage de résultats ; enfin, le 18 l'ennemi débouchant d'Auberive déclenche à son tour une attaque qui réussit un moment à enfoncer la ligne tenue par le 1er Bataillon et à refouler ses éléments jusqu'au sud de la voie Romaine. Le lendemain nous réoccupons nos anciennes tranchées et arrivons même les jours suivants à progresser de 3 ou 400 mètres. Le 21, les Allemands essaient à nouveau mais vainement de nous surprendre ; en revanche leur artillerie surtout leur artillerie lourde bombarde implacablement nos positions qui trop faibles et trop précaires ne présentent aucun abri profond. Le 25 une attaque de notre côté assez mal appuyée du reste par nos propres canons n'obtient aucun succès. Elle doit être reprise le 26, lorsqu'à 13 heures l'ennemi qui a massé des forces du côté d'Auberive se porte en avant en formation diluée, face aux tranchées du 3e Bataillon. Après une laborieuse marche d'approche habilement menée, il finit vers 19 heure par crever le front de la 11e, prend à revers les 9e et 12e qui sont obligées de se replier entraînant avec elle la 2e Cie. Quant aux autres unités du 1er Btn, elles pivotent rapidement sur leur gauche pour couvrir les lignes du 125. Pendant ce temps, dans la nuit l'ennemi a continué à progresser marchant vers la voie Romaine. Mais la 7e Cie tenue en réserve se déploie le long des fossés de la route et dès qu'elle voit des ombres se profiler sur la crête, les accueille par un feu tel que l'adversaire déconcerté s'arrête et disparaît rapidement dans les bois.

A partir du 30 septembre le 114 occupe les lignes de la voie Romaine et des environs de Prosnes. Dans cette région Champenoise à part les escarmouches journalières, le front se fixe et se stabilise. Partout l'on creuse et l'on approfondit les tranchées ; on pose en avant d'elles des défenses accessoires et l'on crée des boyaux de communication. L'ennemi se cache ; on ne le voit que rarement, car il ne circule plus à découvert C'est la vie de secteur qui commence avec toutes les méthodes de guerre

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2016

qu'elle va inaugurer. Les 17 et 18 octobre, le Régiment, relevé, va cantonner à Sept-Saulx. Le lendemain le Général Cdt le 9e Corps d'Armée réunit les Officiers et sous-officiers du 114. Il leur annonce brièvement le départ pour la Belgique... la Belgique, le pays où se sont livrés toutes les grandes batailles de notre Histoire.
C'est là qu'une fois de plus va tourner la roue de la Fortune... Qui sait si les petits fils, marchant sur les traces de leurs ancêtres, ne retrouveront pas les routes fameuses qui mènent à Fleurus ou à Jemmapes ?

II. Le Saillant d'Ypres.

Après le coup de boutoir de la Marne qui l'a refoulé désemparé et meurtri après notre vaine tentative de forcement sur l'Aisne, l'ennemi ayant regroupé ses forces et repris l'initiative de la bataille vient dans un raid audacieux vers la côte d'essayer de nous tourner. C'est la vieille tactique d'enveloppement qui se dessine, celle que **NAPOLÉON** a empruntée en l'amplifiant, aux hommes de guerre du XVIIe siècle, celle dont **MOLTKE** et ses élèves ont fait un aussi large emploi en 1870 et que **DUCROT** a appelé à Sedan « leur éternel mouvement de Capricorne ». Le Commandement français dès la fin de septembre a vu le danger. Il y a paré de suite avec tous les moyens dont il dispose. D'accord avec les Anglais et les Belges, il étend son aile gauche pour dresser, face à la muraille allemande, une autre muraille mobile et qui chaque jour s'étend à la façon d'un .élastique dont le second point fixe n'est pas encore trouvé. C'est ce qu'on a appelé la « course à la mer » course parallèle où les deux cavaleries essayent de se devancer et de se couper. Enfin, la côte est atteinte ; notre gauche s'y accroche. Mais avec les contingents britanniques et les quelques régiments du Roi Albert qui ont survécu à la débâcle, l'écran de troupes qui s'allonge jusqu'aux dunes n'est qu'un mince paravent, si mince que l'ennemi a l'idée toute naturelle de l'enfoncer à sa partie la plus faible, c'est-à-dire près de son extrémité. La Bataille d'Ypres s'ouvre violente, meurtrière sans répit. Les Anglais plient sous la première ruée et **FRENCH**, un moment désemparé, songe à battre en retraite sur la baie de la Somme ; mais **FOCH** arrive : « *Si la vieille Infanterie de WELLINGTON*, jette-t-il, *ne peut plus tenir, j'y enverrai mes gosses et ils tiendront.* » Le mot porte. Tout le monde tiendra. On dirige le plus d'effectifs possible sur le nouveau front. Le 9e Corps y est rapidement transporté en chemin de fer. Le 22 octobre, le 114 débarque à Cassel et à Bailleul. Le lendemain, la 17e D. I. reçoit l'ordre de relever la 2e D. I. britannique épuisée et haletante. La fameuse campagne de Belgique est commencée.
La situation n'est pas des plus claires. Où est exactement l'ennemi ? Où sommes-nous nous-mêmes et comment sont établies nos liaisons ? Autant de problèmes dont la solution est loin d'être facile. Tout ce que l'on sent, c'est qu'une digue a été fébrilement rompue par endroits, que l'on passe au travers. Il faut aveugler les fissures, si l'on ne veut pas être promptement submergé. Le 23 à 9 h., le Régiment se met en marche sur St Jean où il arrive à midi. A 14 heures 30 l'ordre arrive d'attaquer Zonnebecke. En colonnes doubles avec un entrain et une décision remarquables on se porte sur la ville. Vers 18 heures les Allemands l'évacuent. Le 1er Bataillon l'occupe jusqu'au carrefour de l'église ; le 2e Bataillon se trouve sur la rive droite du Hannebecke ; le 3e au milieu de la nuit se porte dans les tranchées anglaises au Nord de la route d'Ypres. A minuit, une violente fusillade prend d'écharpe les positions du 1er Bataillon Les 9e et 12e Cies le renforcent et progressent jusqu'à la lisière Est de Zonnebecke. Les pertes de la journée ont été somme toute légères et le résultat obtenu les justifient amplement. Mais ce n'est là qu'un début. Il va falloir maintenant pousser à fond sur l'adversaire pour lui ôter le temps de se ressaisir. Aussi, le 24 au matin, l'attaque de Paschendae1e est-elle décidée. A 9

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2016

heures, le 3e Bataillon dépasse d'environ 400 m la station de Zonnebecke ; mais là s'arrête son avance. Quant aux deux autres Bataillons, ils n'ont pu déboucher. A ce .moment, le régiment se trouve entièrement « coiffé » par les tranchées allemandes qui l'entourent de tous les côtés. La fusillade est extrêmement violente et les pertes se multiplient à vue d'œil. C'est pourquoi le 3e Bataillon prend un nouveau dispositif le long de la voie ferrée jusqu'à la route de Langemarck pendant que le 2e se tient au sud de cette même route et que le 1er se cramponne de toutes ses griffes aux lisières Nord-Est de Zonnebecke. Le 25, l'attaque continue difficile, opiniâtre et lente ; mais à 15 heures, grâce à un beau travail de nettoyage effectué par nos 75 sur les maisons du chemin de Gravenstafel, les Allemands commencent à battre en retraite et les nôtres résolument les suivent gagnant mètre par mètre un terrain chèrement défendu. Dans la nuit, la progression se poursuit malgré la résistance extraordinairement forte de l'ennemi. Au petit jour, le 3e Bataillon s'installe à la lisière Nord du pâté de maisons qui bordent la route de Gravenstafel. Le 2e Bataillon est parvenu à hauteur de la route de Langemarck. Ce n'est que le 29 qu'un nouvel assaut contre les organisations ennemies est donné après une préparation d'artillerie qui ne peut arriver à aplanir complètement le terrain devant nous. Aussi, en fin de journée, les progrès n'ont été marqués que par une avance de 150 mères.
Pendant ce temps, l'adversaire n'est pas resté inactif : il a vigoureusement contre-attaqué sans résultat décisif d'ailleurs sur la 18e Division. Mais ce n'est là qu'un indice et il faut donc s'attendre à de sérieux retours offensifs de sa part. Un ordre général prescrit, en conséquence, de prendre toutes les précautions nécessaires pour garder intactes les positions conquises. Le 2 novembre les 9e et 11e Cies ont été mises à la disposition du 135e dans le but de couvrir sa droite fortement en l'air. Elles s'installent face à l'Est, leur gauche appuyée au carrefour de Brodseinde. La canonnade devient journellement intense. Sur notre front, sur celui des divisions voisines, on sent la rage impuissante de l'ennemi qui cherche sans y parvenir, à briser la solide barrière derrière laquelle nous le tenons en respect. Au 8 novembre, aucun progrès nouveau n'a pu être réalisé par nous. Les positions occupées ont été solidement renforcées. Mais le 12 l'ennemi réussit à fléchir l'aile droite de la 18e D. I. Un vide se crée de ce fait par suite de la disparition d'éléments du 135. Pour le combler, les 11e et 12e Cies sont dirigées sur les emplacements qu'occupaient ces éléments. La situation se rétablit rapidement et le 13 l'enlèvement du carrefour de Brodseinde par le 32e la consolide en notre faveur. Le 17, après avoir repoussé la veille une attaque sur le front du 2e Bataillon, le régiment se rendait à St-Jean. A ce moment, la bataille d'Ypres est virtuellement terminée. Il y aura tout l'hiver encore des actions de détails et des engagements partiels, mais aucun d'eux ne ressemblera à l'acharnement des combats que, pendant, trois semaines, les nôtres viennent de mener d'une manière si opiniâtre. Au reste, s'il est vrai que rien n'est plus brutal ni plus éloquent que les chiffres, en additionnant, jour par jour, les pertes du 114 du 23 octobre air 5 novembre, on arrive aux chiffres suivants qui se passent de tout commentaire : plus de 180 morts et de 420 blessés.
Le 9e C. A. venait de sauver Ypres. Aussi le 13 novembre était-il cité à l'Ordre de L'Armée. Le 114e lui-même était cité à l'Ordre du Corps [1] . C'était le moins qu'on put faire pour récompenser tant de sacrifices et tant d'héroïsme si généreusement dépensés.

Le premier hiver de la guerre laissera d'impérissables souvenirs dans l'esprit de ceux qui l'ont vécu. Longtemps, au 114 comme dans tous les autres régiments du 9e Corps, on a parlé avec respect et vénération de « ceux de la Belgique... » Une sorte de légende les auréolait. Ils s'étaient battus en un temps et dans une région où l'on manquait de tout, où avec des moyens de fortune l'on faisait des choses admirables qui émerveillèrent parfois ceux qui vinrent après eux. Le fait est que, dans ce pays

1 « *Les 77e et 114e pour leur belle offensive sur Zonnebecke et Brodseinde et l'opiniâtreté avec laquelle ils ont maintenu sous un bombardement des plus violents les positions conquises en refoulant de très fortes attaques ennemies.* »

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2016

plat, où la pluie tisse si souvent sa résille grise entre le ciel et la terre ; où l'on se meut dans une buée constante, vivre de la dure vie des combats, s'accrocher à ce sol visqueux, s'y enterrer dans l'eau et dans la boue gluante, demande des trésors d'endurance et d'ingéniosité peu communs... La tranchée d'Ypres, que ce soit celle de Zonnebecke ou celle d'Hérentage est une simple fosse sans abris ni aménagements d'aucune sorte avec ses créneaux, ses fameux créneaux derrière lesquels toute station un peu prolongée devient presque fatale. Pas ou peu de boyaux de communication, par endroit c'est à découvert et non sans peine qu'on accède à la première ligne si proche elle-même de celle de l'ennemi... L'armement de cette époque est des plus simplifié ; on ne connaît aucune des variétés de grenades qui seront si répandues par la suite ; encore moins les V. B. et les F. M. ; tout se réduit au fusil et à la mitrailleuse. Durant les longues nuits de décembre, il n'est point rare d'entendre une fusillade nourrie qui éclate soudain sur un point et se propage pendant des heures comme une traînée de poudre tout le long du front... Dans ce paysage morne des Flandres, celui-là même qu'a peint van der MEULEN dans ses tableaux, la bataille revêt à peu de chose près une physionomie semblable à celle qu'elle a en Champagne ou en Artois ; mais elle est noyée ici dans tant de mélancolie, une mélancolie qui est comme en suspens dans l'atmosphère et donne à toutes les ruines un aspect de désolation encore plus saisissant. De Vlamertinghe ou de St.-Jean des relèves difficiles et longues se font à travers d'inextricables vasières. On trébuche à chaque pas dans les trous d'obus d'où l'on sort tout souillé d'une glu qui durcit en séchant les pans de capote, à tel point que bientôt les hommes, fatigués de cet handicap, les coupent pour s'alléger. Dans l'obscurité on avance en tâtonnant à la lueur des fusées éclairantes que lance l'ennemi... Comme elle est pénible cette interminable odyssée jusqu'aux premières lignes ! On approche eu rampant ; on se laisse glisser plutôt qu'on entre dans la tranchée. A voix basse on se passe les consignes : l'ennemi est si près ! Et dans ce tombeau, entre deux levées de terre, les pieds dans la terre qui les enveloppe comme d'une gangue sous la petite pluie fine ou la neige, on veille stoïque, grave, recueilli... Un bruit sec, un coup de fouet dans l'air : c'est une balle qui vient de traverser le créneau, partie de la tranchée d'en face où un fusil monté sur chevalet tire mathématiquement toutes les deux ou trois minutes sur un point repéré. Obscurément et sans gloire, combien d'hommes tombent ainsi journellement, victimes du sort contre lequel il n'y a plus à lutter... De temps à autre une canonnade violente à laquelle répond notre 75, trouble l'air floconneux. Puis le silence renaît : ce silence écrasant dont a parlé quelque part RODENBACH et dans la solitude baignée d'ouate, les vêtements imprégnés d'eau, le cœur imprégné de tristesse on attend sous l'avalanche continuelle et déprimante des « fleurs de fer ».

Quelquefois, à l'arrière — et quel arrière !! — dans des cantonnements qui ne sont pas à l'abri des obus on a la sensation si douce de retrouver un peu de vie... Les Belges peu loquaces écoutent en fumant leur longue pipe le récit de ce qui se passe « là-haut ». Sur la table, le café servi dans de grands bols mêle dans la pièce son arôme à l'acre odeur du tabac... On parle de la misère générale ; d'un tel récemment tué ; d'un autre évacué à Vlamertinghe, des derniers bombardements. « *Croyez-vous que ce sera encore long ?* » dit quelqu'un. — Ah ! si l'on savait !!... Au hasard des promenades, on pousse jusqu'à Ypres qu'occupent les Anglais mêlés aux troupes de la 18e D. I. La ville mutilée semble, durant ces mois d'hiver, comme assoupie. Elle ne s'éveillera de cet assoupissement qu'au mois d'avril pour recevoir les énormes projectiles qui lui donneront le coup de grâce et l'achèveront. A cette époque, elle conserve encore quelques maisons intactes. Des magasins, des cafés sont ouverts. Le « Kilt » des Écossais y voisine avec la capote bleue foncée des nôtres. Toute une foule bigarrée peuple les rues et les anime : ces rues qui évoquent tant de souvenirs et tant de gloire ; on rêve devant leur somptueux décor. Les balcons des vieux hôtels laissent s'effeuiller dans le soir l'or fané de leurs coquilles Louis XV ; le pignon d'une maison Espagnole se profile dans le gris et au clair de lune, les Halles découronnées ressemblent à s'y méprendre à quelque palais vénitien...

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2016

Après quatre jours de détente passés de la sorte, on regagne les lignes, et le cycle de tribulations et d'épreuves recommence. « *C'est la guerre !!* » disent philosophiquement les Poilus...
Le 2 avril 1915, le 114, relevé par une Division de l'Armée britannique, abandonne le saillant d'Ypres. Sur les routes défoncées, les théories d'hommes et de voitures s'allongent interminablement. Quel ensemble pittoresque que celui de ces soldats aux vêtements usés, aux chaussures sans semelles, le visage rongé de barbe, le képi recouvert d'un manchon qui n'a plus de couleur... s'avançant un bâton à la main pour tâter le terrain et éviter les fondrières dont la plaine est semée. Derrière eux leur « *cuistot* » : le fameux cuistot de Belgique, un type à part qui n'a jamais été remplacé depuis, avec sa petite voiture, sa musette, ses sacs et ses innombrables bidons...
Lentement, lourdement, comme paralysés par cette boue que depuis cinq mois ils portent figée aux pieds, ces hommes se traînent plutôt qu'ils avancent... Dans les villages qu'ils traversent certains peuvent douter non de leur bravoure qui est désormais légendaire, mais de leur véritable valeur dans la bataille qui se livrera demain...
D'autres plus avertis se rappellent que cent vingt ans auparavant, en Italie, une armée semblable à celle-là sans souliers, sans pain, sans habit, a séduit la Victoire sous ses loques glorieuses et l'a enlevée triomphalement dans ses bras. L'Histoire n'est-elle pas, après tout, un perpétuel recommencement ?

III. Les Offensives d'Artois.

Le printemps de 1915 a été le printemps des grandes espérances. Il semblait aux troupes qui depuis le 2 août tenaient partout en échec l'adversaire, que le moment de la revanche était venu et que passant à l'offensive, elles allaient enfin libérer le sol envahi. Qui n'a senti monter en soi aux premiers jours de ce mois de mai la secrète ivresse de la Victoire ? Qui n'a cru de toute son âme qu'une fois lancée hors des maudits trous dans lesquels on endiguait sa fougue, la vague bleue déferlerait jusqu'au-delà des frontières... généreux enthousiasme que l'événement a démenti ; mais qui explique si bien tant d'héroïsme dépensé, tant d'entrain, tant de folie ardente au cours de la magnifique bataille d'Artois.
Cette bataille, le Commandement en a arrêté les plans depuis longtemps. C'est elle qui inaugure la série des grandes attaques qui vont chaque année se produire, en s'inspirant des progrès de l'armement et des méthodes de combat sans cesse nouvelles. Le 9 Mai 1915, avec des effectifs splendides un matériel restreint, une doctrine encore sommaire, on tente une vaste expérience qui échouera, mais donnera aux hommes comme à leurs cadres une notion à peu près exacte de ce que doit être la guerre d'aujourd'hui.
Le 6 Mai, le 114 quitte ses cantonnements de Verquin et de Verquigneulles, de La Bourse ; le 3e Bataillon va s'installer dans les tranchées au Nord de la route de Lens ; le 2e dans les fosses N° 3 et N° 7 en deuxième ligne ; le 1er Bataillon reste en réserve à Mazingarbe en position d'alerte. Quelques batteries de 155 et de 120 long exécutent des tirs de démolition sur les ouvrages et les défenses accessoires de l'ennemi. Ce dernier ne réagit que par ses 77 qui prennent violemment à parti les corons du puits 7... Durant la nuit, des coups de fusils de tranchée à tranchée sont échangés de temps à autre. On ne sent aucune nervosité. Il semble que l'aube prochaine éclairera le même paysage aussi calme que la veille, avec la ligne ondulée de ses collines de craie. Cependant, profitant de l'ombre, les Cies échelonnées à 10 minutes les unes des autres, les 1er et 2e Bataillons vont occuper les boyaux 80, 81 et 84 pour être prêts à en sortir à l'heure fixée. Une Cie de Génie se porte dans le boyau 82 ; le 3e Bataillon fait couper ses défenses de fil de fer afin de faciliter le débouché de ses gradins.
Le 9 à 6 heures du matin, la canonnade commence et s'allonge rapide sur tout le front d'attaque. C'est

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2016

la première préparation d'artillerie véritablement sérieuse à laquelle assistent nos troupes peu habituées à une pareille débauche de munitions... Les défenses de l'ennemi s'écroulent arrachées brutalement du sol. Des trous se creusent çà et là ; les obus succèdent aux obus ; les nôtres enthousiasmés se dressent pour mieux voir. Ils ne songent plus à se cacher ; à quoi bon... dans quelques instants ils vont sortir au pas de charge en pleine lumière... Et les quarts d'heure succèdent aux quarts d'heure. Le bombardement est à présent fantastique : il s'étend au loin, très loin, jusqu'aux portes d'Arras ; il défonce la terre, il emplit le ciel de ses notes effroyables. Tout tremble, tout résonne, tout s'enfièvre... les baïonnettes solidement maintenues par un cordon de cuir zigzaguent au bout des fusils. Elles vont bientôt travailler et leur brusque éclair glisse perfide entre les doigts de l'homme qui, silencieux dans un coin de boyau, attend. 10 h. moins 10... le roulement du tonnerre se précipite... les fusées des projectiles sifflent douloureusement... on fait fonctionner le magasin des Lebe1s... 10 heures moins 5 — moins 2 — on griffonne au crayon quelques mots sur une carte... des yeux rapidement s'embrument... mais bah !! on a du cœur... 10 heures — on saute sur le « billard »... cette fois « çà y est »... en avant !

Le 3e Bataillon sur une seule ligne se porte splendidement à l'assaut. Le Lt-Colonel **BENOIST** suit cette ligne, aussi calme que s'il s'agissait d'une manœuvre. Il marche un peu péniblement appuyé sur une canne regrettant de ne pouvoir galoper comme ses soldats. Soudain une balle le blesse à l'épaule. Il se contente de sourire et pousse droit sur la tranchée allemande ; mais à quelques mètres d'elle une seconde balle l'atteint en pleine poitrine. Il tourne sur lui-même et sans un seul mot s'effondre. L'âme du 114 s'est envolée...

Cependant, dans un élan furieux (il ne reste plus dans la tranchée de départ que les 2e et 6e Cies) le Régiment en entier se rue sur l'adversaire. Notre artillerie allonge son tir et sous ce plafond d'acier, nous avançons sans relâche. Toute l'organisation entre le saillant et la route de Lens tombe entre nos mains ; quelques groupes dépassent même la seconde ligne, poussent jusqu'à 400 mètres des maisons occidentales de Loos. Il est midi, La Victoire ouvre toutes grandes ses ailes. L'ennemi malheureusement le premier moment de stupeur passé, s'est ressaisi avec une vigueur dont nous ne tardons pas à sentir les effets. Ses canons nous prennent d'enfilade ; ses mitrailleuses empêchent toute progression. A 15 heures, enfin son infanterie contre-attaque énergiquement notre gauche, la surprend par ses bombes dont quelques-unes asphyxiantes, en quelques minutes balaye les éléments qui la composent. A 20 heures, nous n'avons plus dans les lignes allemandes que 7 Cies d'Infanterie et 1 C. M. Par suite de la mort du Colonel Commandant le 125, les conventions de renfort conclues oralement avec lui ne peuvent être exécutées. Nos unités encore dans les tranchées de départ regagnent la fosse 7. Un glacis à peu près impraticable sépare non soldats, cernés dans leur propre conquête, des réserves qui pourraient les sauver...

C'est dans cette situation tragique que le matin du 10 après une nuit mouvementée et pleine d'angoisse, se trouvent nos unités aux prises de toutes parts avec l'adversaire qui cherche à les envelopper. Les munirons sont épuisées ; les bombes et les grenades pleuvent sur nous et nous déciment. A midi, toutes les tranchées de gauche sont reprises par les Allemands. Maîtres de cette partie de leur ancienne ligne, ces derniers portent alors leur effort sur nos unités de droite qui résistent de leur mieux. Le Commandant **HEMMER** au milieu des hommes des 1re, 4e, 9e, et 10e Cies se défend avec un acharnement inouï. Lui-même a saisi un fusil et ménageant ses cartouches ne tire qu'à coup sûr. Il ne veut pas abandonner ces positions qui nous ont coûté si cher. Son noble désir est exaucé, car c'est là que ce brave trouve son tombeau... Pourtant par les boyaux, à coup de grenades, à coup de bombes, rampant sournoisement autour des vaillants, qui s'obstinent à ne point se rendre, l'ennemi resserre de plus en plus son étreinte. Quelques isolés sont assez heureux pour pouvoir s'échapper dans l'ombre. Le reste est tué ou capturé. A 21 heures, il n'y a plus un seul Français dans les tranchées allemandes.

Ce même soir, vers 17 heures, l'ordre avait été donné de faire rentrer à Mazingarbe les éléments encore en ligne. A 21 heures ces éléments arrivaient au cantonnement où la réorganisation du 114 était prescrite. Les pertes des 9 et 10 mai étaient en effet effroyables : elles se montaient à 150 tués, 460 blessés et 810 disparus.

La bataille commencée le 9 mai sur le front d'Artois se continue sans arrêt durant les mois qui suivent, si bien que le 114 une fois reformé, est jeté à nouveau en pleine fournaise dans le secteur de Neuville-St-Vaast. Là aussi, la lutte a été ardente ; mais l'avance réalisée a pu être conservée. Quand en venant d'Écoivres on traverse Mont-St-Éloi et qu'on voit à l'horizon surgir les falaises de Vimy que l'offensive du 9 faillit emporter, on sent toute la grandeur de l'effort accompli, comme aussi tout l'intérêt qu'avait l'ennemi à se maintenir sur de pareilles positions...

Jusqu'au 16 juin, le Régiment gravite autour de Neuville coopérant aux opérations journalières menées contre ce réduit qu'il faut enlever maison par maison. Le 11 Juin, une tentative faite sur le moulin détruit ne permet qu'une légère progression de 50 mètres. Le 16, une attaque d'ensemble est décidée. Le 114 est chargé d'appuyer le 125, avec deux de ses Bataillons oui se trouvent : l'un dans les tranchées de la route de Béthune, l'autre aux Ouvrages Blancs. Le 3e Bataillon reste à la disposition du Général de Division aux abords de la ferme de Berthonval. Mais l'attaque n'ayant que très imparfaitement réussi et le 125 ayant subi d'assez grosses pertes, le 114 le remplace au soir du 17 et va occuper les lignes à la sortie Nord de Neuville et face au mou1in détruit. Dans l'après-midi du 18, un assaut est encore lancé sur le moulin détruit et les tranchées environnantes. Il n'amène qu'un gain insignifiant de 100 à 150 mètres. Néanmoins à la faveur de la nuit, la liaison est solidement établie entre les éléments du 68 et cette nouvelle position. On travaille malgré les obus toxiques qui indisposent beaucoup d'hommes ; on perfectionne la ligne. Après quoi le 20, relevé en entier, le Régiment s'en va au repos sur la rive droite de la Scarpe.

C'est dans la région de Vailly que se trouve en septembre le 114, région qui depuis un mois lui est assez familière et dont il connaît à peu près tous les recoins. Une seconde grande offensive est en préparation. Elle doit se déclencher le même jour que celle de Champagne ; on espère grâce à une supériorité d'artillerie écrasante surprendre complètement l'adversaire et exploiter cette fois très largement le succès. Le 24 au soir deux Btns — 2e à droite et 3e à gauche — formant deux vagues se massent en profondeur en avant de notre ancienne première ligne dans des parallèles hâtivement construites. Le 1er Bataillon constitue une troisième vague et s'étend sur toute la longueur du front du Régiment, dans une autre parallèle et dans des abris situés en arrière. La matinée du 25 se passe en préparatifs. Il fait un temps gris et brumeux ; le réglage n'a pas l'air de s'effectuer d'une façon très précise. Enfin, à 12 heures 25 l'attaque est lancée... Rapidement la première vague atteint le chemin de la cote 103 en avant de la ligne allemande où elle se heurte à des réseaux inextricables de fil de fer que nos obus ont incomplètement détruits. Avec mille difficultés elle essaye d'en sortir et quelques éléments ne s'occupant pas de savoir s'ils sont suivis, poussent d'un seul bond jusqu'à la tranchée ennemie... Mais ce n'est plus là qu'une poussière d'hommes sans force et sans cohésion qui se présente devant le formidable récif des défenses adverses, comme une lame dont l'eau viendrait mourir en écumant sur la grève. Les plus audacieux sont « cueillis au vol » et faits prisonniers. Pendant ce temps la deuxième vague qui a suivi d'assez près la première essaye vainement de l'entraîner dans son flux. Elle est elle-même arrêtée à hauteur du chemin de la cote 103 ; ses éléments s'y amalgament avec ceux qui s'y trouvent déjà et dans un entassement indicible, tous ces hommes creusent le sol pour construire des masques individuels et s'y abriter...

A 14 heures l'assaut semble donc complètement brisé. Notre gauche ne peut songer à progresser d'un mètre ; seule la droite malgré le feu intense des mitrailleuses, essaye de gagner un peu de terrain. Le Lt-Colonel décide alors de l'appuyer avec le 1er Bataillon qui n'a pu encore sortir de sa parallèle de

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2016

départ ; mais les difficultés de circulation et de communication sont telles que le mouvement ne peut s'effectuer qu'à 15 heures... et avec quelle lenteur. Les Cies prises sous un violent tir de barrage se coincent dans les boyaux. Il devient bientôt impossible de déboucher sans s'exposer à de vains sacrifices. Les pertes sont déjà très fortes. Il est clair que sans une nouvelle et très sérieuse préparation d'artillerie de notre part, toute tentative d'attaque est par avance vouée à un échec sanglant.
Ce qu'il importe malgré tout de conserver, coûte que coûte, c'est le terrain conquis. Aussi, profitant d'un moment d'accalmie, le 1er Btn relève en entier toute la première ligne et se cramponne à la position... Des groupes d'isolés rejoignent peu à peu au cours de la nuit leurs unités ; les liaisons s'établissent non sans peine. On s'efforce de créer une tranchée continue ; mais le Régiment qui a perdu près de 600 hommes dont 70 tués, après de telles épreuves pourrait difficilement résister à une contre-attaque allemande toujours possible. Le 26 à 4 heures du matin, il laisse entre les mains du 125 les gains de cette rude journée ; et dans l'après-midi se dirige sur Beaumetz-les-Loges où il a reçu l'ordre de cantonner. L'attaque du 25 septembre a comme celle du 9 mai prouvé l'extraordinaire solidité du front ennemi. On se sent encore loin du « dernier quart d'heure » de Nogi.
Le premier Octobre, le 114 relevait dans le secteur de Loos une Brigade anglaise composée du Royal Sussex et des 21e et 22e de Londres. Au milieu de la relève, une terrible nouvelle circulait dans les tranchées : le Lieutenant-Colonel **TOURNIER** et son Adjoint le Lieutenant **de FONTENIOUX** venaient d'être tués dans leur poste de commandement par un obus à retard...
Ainsi tombait au Champ d'Honneur le Deuxième Colonel du Régiment, sur cette terre d'Artois dont les villages fameux ont pris dans leurs lettres de gloire tant de notre sang. Le 114 en la quittant quelques mois plus tard laissait sur un diptyque funéraire les noms de ces deux admirables chefs **BENOIST** et **TOURNIER**... et gravait au-dessous cette simple inscription dont le lieu et la date disaient si hautement tous ses espoirs déçus, tous ses sacrifices, toute sa foi vibrante :

Loos — 1915

IV. La Cote 304.

Un jour — car pour tous les Régiments de France la bataille de Verdun est comme leur légende — un jour donc, le 5 Mai par cette « Voie » fameuse qui a déversé jusqu'au gouffre tant de monde, le 114 montait vers Chaumont, Souilly et le Moulin Brûlé. De là, à pied malgré une chaleur torride, il se dirigeait sur Béthelainville où il ne parvenait guère qu'à la nuit tombante. Son Colonel l'y avait précédé. Très simplement on l'avait mis au courant de la situation. Deux Régiment venaient d'être bousculés sur la cote 304. Il fallait en toute hâte relever leurs éléments épars, et coûte que coûte conserver la position. « *Nous savons ce que valent vos hommes*, lui avait-on dit... *ils feront n'est-ce pas magnifiquement leur devoir*. » Et dans un long et fier regard, il avait pris d'avance cet engagement d'honneur pour eux.
A son passage à Montzéville, le Bataillon **DURAND** est informé des dernières instructions reçues. Il doit partir sans délai avec deux Cies de mitrailleuses. La nuit est complète ; aucun guide n'est disponible ; on commence à recevoir quelques obus. Bientôt le bombardement devient effroyable. « *Les portes de l'enfer s'ouvrent sur les vivants*. » Péniblement et non sans pertes, on gagne Esnes. On franchit la crête de ce village, puis Pommerieux ; et enfin, le 6 au matin à 4 heures, harassés, le cœur rompu, les yeux cernés par la fièvre, ces hommes arrivent derrière ceux qu'ils ont l'ordre de relever ; Mais, à cette heure, en cette saison, il est impossible de tenter une opération semblable. On s'installe donc tant bien que mal. Le 2e Bataillon et deux C. M. au réduit Odent et dans les tranchées

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2016

de 304. Le 1er Btn et une C. M. sur les pentes méridionales de la crête Nord d'Esnes ; le 3e Btn successivement à Béthelainville et à Montzéville.
Des projectiles de tous calibres s'abattent alors sur nos positions. L'encerclement de ces dernières s'opère méthodiquement. Le ravin qui répare la cote 304 de la côte d'Esnes disparaît sous des nuages de fumée. Derrière ce rideau, on s'entasse dans les quelques défenses qui subsistent encore, mais cet entassement même occasionne de grosses pertes. Au soir, le 2e Bataillon compte déjà plus de 20 morts et de 80 blessés. C'est « la bataille d'écrasement » qui commence.
L'aube, comme à regret, paresseuse et lente, blanchit les hauteurs. Dans l'épouvantable tintamarre où tout disparaît, sous les voiles opaques de fumée s'ouvre aux premières heures de cette journée du 7 l'acte grandiose du drame, celui qui va dépasser en horreur tout ce qu'un cerveau humain est capable d'imaginer... Ce n'est plus un bombardement, c'est un cyclone de fer qui s'abat à présent sur la cote 304... Les deux artilleries, l'Allemande et la Française se contrebattent avec une fureur grandissante. Mais la première a pour elle la supériorité du nombre et 1a puissance incontestable de ses calibres... Elle entoure de son pointillé sinistre l'étroite bande de terre sur laquelle les nôtres s'accrochent — on se demande à quoi — on se demande comment. Et sans arrêt, à la façon d'un pilon gigantesque, le martèlement se poursuit, broyant les hommes et les choses dont les débris voient au milieu des airs. Sur des ruines, sur des cadavres déjà inertes, l'avalanche s'acharne impitoyable pour les détruire une seconde fois. Il n'y a plus de tranchées, il n'y a plus de boyaux ; il ne reste que des trous épars au fond desquels des êtres se sont tapis comme ils ont pu, la figure noircie, les mains enfoncées et crispées dans la terre pour la mieux défendre, pour la mieux posséder...
Ils sont là, les nerfs tendus jusqu'à l'exaspération ; leurs tempes battent à se rompre ; par instant une sueur et quelle sueur, les inonde ; lorsque dans le tourbillon d'un obus la cervelle d'un camarade gicle sur leur manche, ou que du sang chaud leur fouette le visage... Qu'importe — il faut tenir — on tiendra avec l'énergie sauvage du désespoir, avec la haine de l'abominable adversaire qui va peut-être dans un instant se décider à sortir et à risquer la lutte face à face... Oh ! qu'il y vienne ! Que devant nos mitrailleuses et nos fusils sa ligne mouvante couleur de terre se dessine et qu'on tire, qu'on tire pour se calmer, pour rendre le mal pour le mal, pour décharger toute la colère qui gronde dans les âmes. Mais non... l'orage d'artillerie ne veut pas s'apaiser ; il redouble d'intensité et de fracas : ils ont donc juré de tout anéantir... ils n'auront même pas l'élégance de laisser vivant un seul homme pour les recevoir dignement dans les fondrières de ce plateau tragique. Le barrage est devenu si mathématique qu'i isole à peu près complètement les premières lignes de l'arrière... Aucune liaison n'est plus possible... des hommes tués aux mêmes endroits, sur les mêmes parcours, révèlent les tentatives vaines des coureurs, admirables héros qui se sont sacrifiés pour une tâche obscure... De plus en plus cependant, un peu partout les cadavres s'entassent... et toujours à pleine gueule hurlant la Mort dont ils orchestrent. l'infernale sarabande, les canons ennemis braqués sur 304 rayent les airs de leurs lugubres aboiements... il faut avoir eu sous les yeux le plan exact des batteries en action dans cette journée du 7 pour se faire une idée de ce que dut être la bataille. Toutes les pièces du bois des Forges, de Gercourt, de Drillançourt, de Cuisy, du bois de Montfaucon, de Malancourt, ont dirigé leur feu sur la crête. Et si l'on cherche à en relever approximativement le nombre, on arrive au chiffre impressionnant de 80 et quelques batteries ! Aussi quand, à 15 heures, brusquement et comme par une sorte d'enchantement la pluie d'acier s'arrête, que les premiers « Feldgrauen » sortent du sol, pour se lancer à l'abordage du vaisseau craquelé et prenant l'eau de toutes parte, un cri, un grand cri de délivrance et de joie jaillit des gorges contractées des nôtres : « *enfin !* »
Et, tout de suite, contre le flot qui avance, la digue des poitrines encore intactes se dresse farouchement. Les mitrailleurs passent à toute allure leurs bandes : à côté d'eux armés de mousquetons, de fusils, leurs camarades tirent dans le large panneau qui s'étale au ras de terre :

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2016

jusqu'aux blessés qui soulevés par une invisible force, tâchant de coopérer au massacre commun... Devant le front du 114, l'attaque allemande est bientôt arrêtée ; malheureusement à droite et à gauche, les Régiments voisins ont fléchi, entraînant dans leur retraite quelques fractions de chez nous. La situation est donc critique. Nos flancs vont être rapidement débordés pour peu que la poussée de l'adversaire s'accentue encore... Un message optique à l'adresse du Colonel signale immédiatement le péril. Mais de l'observatoire d'Esnes on a pu suivre en détail toutes les phases du combat... Rapidement les 1re et 4e Cies se mettent en marche pour seconder la résistance du 2e Bataillon. Elles franchissent la crête Nord d'Esnes, descendent vers Pommereux afin d'éviter le barrage d'artillerie allemande toujours effroyablement serré, et finissent par atteindre les pentes sud de la cote 287... Le Capitaine **GALLARD** à la tête d'une section de la 1re rencontre des éléments qui, pris de panique, refluent en désordre vers l'arrière. Il les arrête, les exhorte de la voix et du geste et, ayant réussi à les rassembler s'élance avec eux sur les Allemands qui s'étaient déjà installés dans nos lignes. Jusqu'au soir on l'attendit espérant le voir revenir... il ne revint jamais... les trois autres sections de sa Compagnie jointes à la 4e parviennent à étayer la 7e et à faire un redressement complet sur notre gauche. Au même moment, à droite, entre 304 et le Mort Homme l'Adjudant **BAILLEUL** s'apercevant de la fissure par où s'infiltrait l'ennemi, groupait toutes ses mitrailleuses disponibles, interdisant de la sorte l'accès du dangereux couloir.
L'attaque allemande est définitivement calée. L'adversaire a regagné ses parallèles de départ, jonchant le terrain de cadavres. Non seulement la position est maintenue, mais elle s'est même améliorée ; car la 5e, par un mouvement des plus heureux et très habilement combiné, a pu porter son front à 60 mètres en avant. Il est environ 18 heures, le Lt-Colonel **d'OLCE** une fois le premier Bataillon engagé, n'a plus voulu rester à son poste de Commandement à Esnes. Il est parti accompagné seulement de son Médecin Chef de service, là où ses hommes souffrent là où ils cueillent des lauriers et de la gloire. Par la piste labourée d'obus, très digne et très droit comme à son habitude, de son œil clair fixant sans émotion aucune la Mort qui rôde, avec une jolie crânerie qui sied à ses cheveux d'argent, il est arrivé jusqu'au réduit où se trouve le Commandant **CONSCIENCE**. Il juge rapidement que le Bataillon **DURAND**, fortement éprouvé depuis 48 heures et dont les pertes sont terribles, n'est plus en état de tenir la première ligne. Il sera donc relevé au cours de la nuit par le 1er Bataillon. L'opération s'effectue sans trop d'incidents. Un peu de calme semble être revenu après les convulsions formidables de la journée. Le 8 au matin, une suprême et vaine tentative de l'ennemi pour aborder notre front échoue encore sous les feux combinés des mitrailleuses et de l'infanterie. Et le bombardement un instant ralenti recommence achevant de déchiqueter cette terre où il ne reste plus à cette heure un centimètre carré qui n'ait été remué... Cette fois c'est comme la destruction de la destruction... Chaque homme ébranlé et devenu une loque assiste impassible, hébété à ce spectacle ininterrompu d'horreurs qui n'a plus le don de l'émouvoir... Les morts — on ne les compte plus... la Faux de la Camarde d'un mouvement égal passe et repasse, tranchant des vies au hasard ; chacun attend l'obus qui doit l'écraser, presque sûr de ne pas échapper au triste sort. Les trous funèbres se creusent sous le projectile qui se disloque dans un éclaboussement de ferraille et de chair. Un, deux, trois hommes se tordent lamentablement dans une mare sanglante. *Mektoub !* murmure quelqu'un, *Mektoub !* C'était écrit...
Cependant la liaison à droite avec le 18e D. I. qui, perdue un instant dans la matinée, a nécessité la formation d'un crochet défensif avez la 11e Cie, vient d'être entièrement rétablie. La ligne est à présent continue. Une tranchée de 0 m.80 à 1 m. de profondeur jalonne à peu près partout notre front. Dans l'ombre, malgré l'ouragan d'acier, on travaille fébrilement. Les pioches rageuses mordent le sol... de quoi demain sera-t-il fait ?
Ce lendemain 9 mai comme la veille, comme tous les jours qui se lèvent sur ce coin maudit du Champ de bataille de France, rien n'est modifié. Juste quelques morts de plus voilà tout. Aucune phrase dans

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2016

son laconisme n'est plus éloquente que celle qu'on trouve dans le Journal des marches et opérations ; situation sans changement. Traduisez ici : heures nouvelles d'angoisse, heures interminables d'un calvaire dont il semble que jamais on ne verra poindre la dernière station. L'ennemi concentre ses feux sur le ravin qui sépare Esnes des côtes 287 et 304 avec l'intention assez manifeste de les isoler. Vers 3 h.30, son infanterie esquisse une attaque ; mais mollement conduite, elle n'a pas de souffle et s'arrête d'elle-même dès que nos mitrailleuses entrent en action...
On parle maintenant de relève, et de fait dans la journée du 10 les Officiers du 3e Zouaves font leurs reconnaissances. La nuit arrive ; ce qui reste du 114 gagne sans trop de difficultés l'arrière. On se compte, on se cherche d'un Bataillon, d'une Cie à l'autre ; et peu à peu l'on dresse le bilan funèbre ; plus de 130 morts, 510 blessés, 83 disparus. Le Régiment, en 72 heures vient d'être saigné à blanc.
Durant toute la troisième année de la guerre, il était généralement admis chez nous qu'une troupe d'infanterie n'avait de la valeur que lorsqu'elle sortait de « *l'Enfer de Verdun* ». C'était en quelque sorte l'épreuve décisive et péremptoire, la forge où l'arme acquerrait sa véritable trempe. Le 114, le 10 mai au soir était définitivement consacré. Une magnifique citation à l'Ordre de la IIe Armée [1] attestait ses rudes prouesses et cette première palme qu'on attachait à son Drapeau était modelée dans l'art divin des plus nobles souffrances...
« *la Geste de 304* » restera douloureusement émouvante parmi toutes celles dont s'enorgueillit notre histoire nationale. Plus tard, quand, dans le recul des années, les choses et les événements prendront ces héroïsmes un peu vagues qui les idéalisent, quelqu'un pourra se pencher sur l'héroïsme de ces nouveaux Preux pour y puiser le souffle d'une sublime légende.
Et peut-être alors sera-t-il assez piquant d'y faire figurer en tête comme simple exergue cette pensée tombée jadis de la plume du Vieux RENAN dans les jours d'ombre qui suivirent nos défaites : « *On ne fait plus d'épopées avec de l'artillerie.* »

V. De Tahure à Sailly-Saillisel.

Un régiment qu'on retire de Verdun en 1916 est considéré comme à bout de souffle ; on le reforme rapidement avec des renforts et on l'envoie dans une région réputée calme pour y détendre ses nerfs et y jouir d'un simili repos. Le 114 au sortir de 304 occupe successivement les lignes d'Auberive et des Marquises dans une tranquillité à peu près absolue : puis au bout de la seconde quinzaine de Juillet il est transporté en camions dans le secteur Est de Perthes divisé en deux quartiers.
C'est ici le théâtre de l'offensive de 1915. Les noms de Perthes, de Souain, de Tahure sont déjà illustrés par le fracas de la bataille qui y a laissé son empreinte ineffaçable. Perthes surtout avec ses maisons rasées jusqu'aux fondements prend l'aspect saisissant d'une moderne Pompei. Toute la contrée est d'ailleurs triste, d'une tristesse naturelle dont rien ne peut donner l'exacte impression. Aux lueurs indécises du soir cet immense paysage sans arbres, sans verdure, où le regard cherche vainement à s'arrêter sur un objet saillant, s'étend uniforme et monotone, exhalant de son sol un indéfinissable ennui... Les multiples boyaux creusés dans la craie courent en tous sens et s'y entrecroisent. On dirait par les nuits claires de longues et sinueuses traînées de neige que le soleil ardent n'a pu fondre. Et Dieu sait pourtant s'il est chaud ce soleil durant le jour ! Il brûle ce terrain désert où par avance tout

1 *Le 114e Régiment d'Infanterie, engagé le 5 Mai 1916 dans des conditions les plus difficiles sur une position particulièrement importante, sous les ordres du Lieutenant-Colonel de la LANDE d'OLCE et en dépit d'un bombardement prolongé d'une violence inouïe, a rejeté les 7 et 8 mai de fortes attaques de l'ennemi, exécutant de vigoureuses contre-attaques ne cédant pas un pouce de terrain et laissant même aux troupes qui l'ont relevé une situation très améliorée.*

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2016

est brûlé : la butte de Tahure se dresse tragiquement évocatrice. La craie des tranchées prend une blancheur telle que les yeux fatigués ne peuvent plus en supporter l'éclat. La plupart du temps, à part les heures des bombardements fixes, c'est le silence ; un silence morne avec une sensation d'abandon qui pèse lourdement sur l'âme et l'écrase peu à peu de tout son poids... Dans un pareil secteur, les journées sont donc relativement calmes. Il n'y a pas de sérieuses actions d'artillerie, mais souvent de grosses torpilles tombent sur notre première ligne dont les éléments avancés, en contact avec les postes d'écoute de l'adversaire, échangent avec lui des grenades et des coups de feu. Chaque nuit, on redoute cependant une émission de gaz, et le masque suspendu au cou, observant la girouette de bois qui surmonte le parapet, le guetteur anxieux surveille l'espace, surveille le vent, prêt à donner l'alerte avec le klaxon qui se trouve à sa portée. Mais en dehors des rencontres inévitables de patrouilles, rien ne vient troubler la sérénité de ces nuits d'août d'une poésie toute différente de celle qu'avait prévue MUSSET... Soudain, le 25 vers 10 heures, après un arrosage systématique de nos tranchées qui va en augmentant d'intensité d'heure en heure, utilisant tous ses engins pneumatiques, lance-bombes et minenwerfer, l'ennemi tente d'aborder nos premières lignes ; et grâce à la puissance extraordinaire de son bombardement, y parvient tout d'abord. Le Quadrilatère qui forme un saillant dans une des parties du quartier F est occupé par lui. Il y fait quelques prisonniers ; mais bientôt une contre-attaque menée par les flancs de l'ouvrage, progresse si rapidement, que force lui est d'évacuer en toute hâte la position. A minuit la situation étant complètement rétablie, la ligne avancée était à nouveau en notre pouvoir. Ce coup de main qui nous valait quelques pertes, n'avait eu par ailleurs on le voit qu'une importance tout à fait secondaire.

Importance d'autant plus secondaire qu'à cette même heure, aux champs de la Somme, une partie formidable est engagée depuis le 1er Juillet et que les Armées britanniques et françaises affirment chaque jour leur empire indiscutable sur l'ennemi. Toutes nos divisions, tous nos régiments prennent successivement part à la grande offensive. Le tour du 114 arrive. Il quitte fin septembre la Champagne et vient cantonner quelque temps aux environs d'Amiens pour se porter ensuite le 8 octobre à Villers et à Morlancourt. On commence à entendre de là le grondement de la bataille. Toute la nuit les gros obusiers anglais et les 155 français font retentir les airs de leurs aboiements rauques. Le ciel est sillonné d'immenses éclairs. Ce sont des arrivées et des départs qui se confondent et se superposent dans la nuit. Le 19 octobre, la 152e D. I. reçoit l'ordre de relever une partie de la 18e D. I. Les reconnaissances d'Officiers traversent Combles sous un épouvantable barrage. Vers minuit, le 3e Btn remplace les éléments du 77 et du 135 en avant du bois Tripot face à Sailly-Saillisel. Le 1er Btn occupe en deuxième ligne vers le bois de la Haie les tranchées de Frégicourt et de Pri1ep. Il fait un froid très vif qui pince la chair et engourdit les membres. Quand le jour point à l'horizon les hommes du fond de leurs trous d'obus regardent avec curiosité le nouveau cadre dans lequel ils vont avoir à lutter ; et plus d'un hélas ! à mourir...

Le cadre de la Somme à l'automne de 1916, rien ne peut mieux en donner une idée que l'image désormais classique : une cervelle au beurre noir. Une série de collines semblables, séparées les unes des autres par des ravins généralement profonds ; des écharpes de brume qui noient cet ensemble dans leur grisaille. Voilà en quelques mots le tableau journalier que l'on a devant les yeux. Ajoutez à cela la boue, une boue si épaisse que par endroit on enfonce jusqu'à mi-jambe et l'on comprendra toute l'âpreté de la bataille sur un sol qui se dérobe et semble fondre sous les pas. Au reste à ces grosses difficultés s'en ajoutent d'autres qui viennent de ce que l'ennemi renonçant depuis longtemps au système de défenses rigides qui offrent un objectif trop net et trop vulnérable, a semé en avant de sa ligne de résistance, ses mitrailleurs et ses tirailleurs dans des trous, La préparation d'une attaque devient donc de ce fait extrêmement délicate. Il n'y a plus d'écrasement de tranchées possible. Il suffit d'une ou deux Maxim, dans une excavation pour arrêter toute une vague ; et l'artilleur ne peut

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2016

cependant pas avoir la prétention de prendre séparément à partie chacun de ces nids invisibles ou mal repérés.
Malgré tout, dès le 20 octobre, le 3e Bataillon reçoit l'ordre d'enlever par surprise l'élément de tranchées O 699 — O 897 [1] en combinant son mouvement avec celui de la 35e Brigade sur la tranchée de Baniska. Le coup de main menée par une section de la 11e Cie ne peut réussir par suite d'un tir de notre artillerie tout à fait insuffisant et du feu incessant des mitrailleuses allemandes. L'opération est reprise le lendemain par une autre section sans plus de succès. L'ennemi mis en éveil redouble à présent de vigilance. Le moindre de nos mouvements lui fournit l'occasion de déclencher un barrage. Nos pertes commencent à s'élever. Le ravin qui de Combles mène aux premières lignes est rempli de gaz toxiques. Le ravitaillement des troupes devient difficile et irrégulier ; on mange comme on peut ; la soupe et le riz qu'on apporte sont mélangés de boue.
Le 22 octobre à 16 heures, deux Cies du 3e Btn : le 11e et la 9e se portent à l'assaut du fameux élément O 699 — O 697, et arrivent à l'emporter. Les sections de la 11e dépassent même résolument l'objectif et progressent bien au-delà sous les feux nourris qui partent de Bukovine et de la route de Château-Thierry. A la tombée de la nuit le terrain conquis est fébrilement organisé. Il n'y a pas de temps à perdre, car le lendemain le Btn doit appuyer sur sa gauche une attaque franco-britannique et porter si possible ses premières lignes en avant. Cette attaque part, en effet le 23 à 14 heures 30 : mais ne peut réussir devant la résistance acharnée de l'adversaire. Ce qui n'empêche pas dans la première partie de la nuit les 11e et 9e Cies d'exécuter le mouvement qui leur a été prescrit et de progresser d'une façon sensible en se reliant à gauche avec les éléments du 296. Le 24 au soir, le Btn **GIGOT** qui depuis cinq jours se bat dans des conditions atmosphériques déplorables ; et avec un succès continu est relevé par le Btn **CONSCIENCE**. En dépit de la nervosité de l'ennemi et des rafales de ses mitrailleuses, la première ligne profitant du brouillard se porte jusqu'à l'extrémité Nord-Est de la tranchée Batack. Malheureusement, nos voisins de gauche ne peuvent suivre ce mouvement toujours fixé devant les tranchées de Tours et de Baniska que l'artillerie n'a pu encore sérieusement entamer. Des ordres adressés au Btn **CONSCIENCE** pour une attaque générale arrivent trop tard et ne peuvent-être exécutés. L'attaque remise au lendemain est ensuite contremandée. Le Btn **DURAND** relève à gauche du 1er Btn du 114 un Bataillon du 296. Finalement le 26, le Bataillon **CONSCIENCE** déjà très éprouvé par suite de son entassement sur les positions de Tripot y est remplacé par deux Bataillons du 90 et du 68 et regagne les tranchées de Frégicourt et de Pri1ep. Les 1er et 2e Bataillons du 114 passent aux ordres du Colonel du 296. Le Lt-Colonel **d'OLCE** se rend au bois de l'Angle avec son 3e Btn.
Au matin du 27 octobre, à la suite de toutes ces fluctuations, le Btn **DURAND** se trouvait prêt à enlever le noyau de résistance cote 9000 qu'on lui avait assigné comme objectif. Une Cie du 1er Btn était mise à sa disposition. A 17 heures, sous une pluie battante, l'assaut est donné. Vigoureusement enlevées par leurs Chefs, les Cies parviennent jusqu'aux tranchées allemandes ; mais ces dernières garnies de défenseurs sont intactes et n'ont nullement souffert du tir de notre artillerie. Un violent corps à corps s'engage ; peu à peu nos éléments se replient poursuivis par l'ennemi qui contre-attaque à la grenade. Il est 19 heures ; l'attaque sur 9800 a échoué. Elle doit être reprise le lendemain après que le Btn **CONSCIENCE** aura porté une de ses Cies à droite du Btn **DURAND** pour étayer la gauche du 90. Mais une fois encore elle est différée. La pluie tombe en abondance. Le sol est à ce point détrempé que l'on ne peut remuer qu'avec une peine énorme ; au prix de grandes fatigues et de pertes continuelles les éléments avancés gagnent cependant du terrain. Les trous d'obus reliés entre eux forment une ligne continue. Notre saillant s'agrandit petit à petit. Malheureusement la pluie, la

1 Dans le paysage de la Somme, il y a si peu de points saillants qu'on est obligé de recourir aux coordonnées pour désigner un objectif.

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2016

pluie diluvienne jour et nuit inonde ce terrain et le transforme en un marécage immense. Tout s'effrite, tout s'écroule ; les hommes dans l'eau et dans la terre gluante jusqu'à la ceinture claquent des dents transis de froid : véritables statues de boue ils tiennent comme par miracle. Aussi les 30 et 31 octobre, les 1er et 2e Bataillons gagnent l'arrière ; le Bataillon **GIGOT** reste seul en ligne relié au 4e Bataillon du 296.
Le 1er novembre, l'attaque des tranchées de Baniska et de Tours par le 125 est décidée. Elle a lieu à 17 heures 30 et comme elle réussit pleinement le 3e Bataillon sans plus attendre en profite pour pousser des groupes offensifs sur la crête 9300 où il recueille une vingtaine de prisonniers. Dans la nuit, le mouvement se poursuit dans la direction Nord ; mais le point 9800 reste très fortement tenu par l'ennemi. Le Bataillon **GIGOT** qui n'a pu, en raison de la nuit et du brouillard très épais, opérer sa liaison avec le 125 qu'avec énormément de peine, coopère dès le matin du 2 à l'enlèvement de 9800. A 10 heures. 30 ce centre est entièrement réduit malgré tout l'acharnement que met l'ennemi à le défendre. Du coup, toute notre ligne avance. L'adversaire ignorant les emplacements exacts de son infanterie se borne à marteler nos anciennes positions ; le nouveau front est rapidement renforcé, au soir du 3 novembre le Btn **GIGOT** est retiré à son tour du champ de bataille-et remplacé par des troupes de la 18e D. I.
Ainsi s'achève [1] pour le 114 cette bataille de la Somme, bataille terne et grise s'il en fut. Durant 15 jours dans la région de Sailly-Saillisel il a combattu non seulement contre son ennemi ordinaire, mais contre un ennemi plus terrible encore : le mauvais temps. Livrer de durs combats au milieu d'un cloaque, sentir à chaque instant la terre qui s'éboule, profiter de la nuit pour améliorer ses lignes ou pour avancer, manger une nourriture qui n'a plus de nom lorsqu'elle vous arrive, est-il rien au monde de plus lamentable que cette existence-là ? Aussi les boues de la Somme resteront-elles chez nous aussi tristement célèbres que ce les des Flandres. Tout ce, qu'il était humainement possible de faire à un pareil moment on l'a accompli avec un esprit de devoir et de sacrifice admirable.
On a arraché des griffes de l'adversaire un sol qu'il fallait ensuite disputer à l'eau. Sans se décourager toutefois sous la pluie et dans les brumes le Régiment a peiné sachant que les triomphes les plus méritoires ne sont pas ceux qu'éclaire le plus de soleil...

Aussi comment ne pas avoir un souvenir attendri pour ceux des nôtres qui sont restés là-bas. Si tous nos morts nous sont également chers, qu'il nous soit cependant permis d'avoir une pensée à part pour ceux de Morval et de Sailly-Saillisel. Ces héros obscurs sont plus obscurs encore si possible que les autres ? Souvenez-nous d'une nuit de relève où quelques-uns des nôtres sont tombés. Il faisait noir ; on se hâtait pour sortir de l'enfer. Et dans l'horrible bourbier, ils ont disparu enlisés et introuvables comme si la mort méchante avait voulu éteindre a tout jamais sur leur visage, jusqu'aux reflets suprêmes de la Gloire.

VI. Autour de Brimont.

Le 16 avril 1917, au bruit d'une canonnade furieuse, le 114 quittait Ville-en-Tardenois pour se porter sur Jonchery-sur-Vesle. Des collines qui dominent la ville, on aperçoit Reims et le massif environnant. Ce jour-là — il est environ midi — des flocons de fumée tachent le ciel, de multiples avions s'y croisent en tous sens, on suit à la jumelle et même à l'œil nu l'arrivée des gros noirs dans les faubourgs

1 Le 114 fera encore du 16 9bre au 4 Xbre 1916 une période de secteur à Sailly-Saillisel.

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2016

et autour de la cathédrale... La grande offensive française est déclenchée depuis le matin.
Les nouvelles les plus contradictoires commencent à affluer.
Selon les uns on progresse partout ; selon, les autres l'avance est au contraire médiocre et la résistance rencontrée des plus vives. A l'ombre des arbres, auprès des faisceaux formés, l'on se repose et l'on attend. Vers 18 heures, l'ordre de gagner Cormicy par Pevy et Prouiilly est adressé au Chef de corps. Le mouvement s'effectue aussitôt sur une route défoncée au travers d'un fouillis inextricable de véhicules coupé à tout moment par des colonnes de troupes ou des files de voitures : le Régiment s'écoule avec une lenteur désespérante. La nuit tombe et bientôt sous la pluie et dans le vent cette marche de tortue se poursuit jusqu'à Hermonville ; le 1er Bataillon y stationne ; les 2e et 3e vont s'installer à Cauroy. Le 18 à 6 heures, le Bataillon **DURAND** gagne Cormicy ; le reste du Régiment l'y rejoint quelques heures après : le village est plein de Russes qui grouillent en désordre dans les rues, emplissent toutes les habitations et toutes les caves. Par bonheur aucun obus ne tombe dans cette fourmilière, personne ne se soucie beaucoup de rester au milieu de cette cohue ; d'ailleurs, des instructions arrivent précises : nos trois Bataillons vont relever sans plus de retard les 150e et 161e qui ont subi de lourdes pertes le 16 avril. Et c'est ainsi qu'en moins de 36 heures, le 114e Régiment réserve de la Division de réserve, passe en première ligne sur le front d'attaque.
Peu de relèves ont été aussi difficiles que celle de Sapigneul. Les Chefs de Bataillon, suivis de leurs Commandants de Cie arrivaient au P. C. du Colonel du 161 et demandaient des guides pour diriger leurs unités. « *Je vous donnerai tout ce que je pourrai*, leur répondit-il, *mais quant à relever quelqu'un n'y comptez guère ; il ne me reste rien ou presque rien...* » Et de fait, le Commandant **CONSCIENCE** avec quelques-uns de ses Officiers parcouraient en pleine nuit la première ligne de la tranchée d'Aguilcourt sans trouver un seul homme... Égarés dans l'obscurité, ils finissaient par se heurter à une patrouille ennemie qui se dispersait à leur approche. Tant bien que mal cependant, par des boyaux nivelés, encombrés de Russes couchés à terre dans leur toile de tente et qu'on écrasait les prenant pour des cadavres, après avoir traversé le canal sur une passerelle de fortune violemment bombardée, les trois Bataillons se plaçaient sur le front Bastion du Maroc — Bastion du Pont, accolés dans l'ordre normal de la droite à la gauche. On installait les mitrailleuses un peu au hasard ne pouvant déterminer aucun flanquement dans l'ombre toujours de plus en plus épaisse. Une petite pluie tombait fine et pénétrante au bord du Canal ; les 88 éclataient rapides jetant des paillettes lumineuses sur l'eau.
Le 18 au petit jour, la situation s'éclaire pour tous ceux qui vont être les acteurs du drame qui se prépare. Malgré le brouillard qui couvre de sa grisaille les organisations ennemies, on distingue très nettement une sorte de Courtine encadrée de deux bastions. Le sol a l'air d'être cousu de réseaux de fils de fer... Les tranchées se distinguent mal sur un pareil terrain... Une attaque n'est possible qu'autant que le système de défense de l'adversaire aura été complètement bouleversé. L'ordre d'opération de la veille comporte cependant pour le 114 l'enlèvement aujourd'hui même de la ligne allemande sur la pente E. du mont Sapigneul. Mais avec le mauvais temps qui persiste, il est inutile de tenter un réglage d'artillerie quelconque : l'attaque est donc remise au lendemain. L'ennemi qui connaît admirablement nos positions (un coup de main récent lui a permis de surprendre tous les plans du secteur) et qui de plus, a devant lui la démarcation naturelle du canal sur lequel il place ses obus comme à la main, commence un bombardement systématique d'une violence inouïe. En très peu de temps, nos pertes s'accusent sensibles. L'entassement des hommes dans les quelques tranchées ou les quelques boyaux existants les augmente encore... Les éléments Russes qui sont à notre droite passent et repassent sans cesse — on se demande pourquoi — d'une rive du canal à l'autre... Ce mouvement n'échappe pas aux observateurs du Mont Sapigneul. La canonnade redouble d'intensité. La liaison devient extrêmement difficile. Au soir du 18, le Régiment compte déjà, avant de donner l'assaut, 32 morts et 115 blessés.
On pouvait croire que cet assaut ne serait lancé qu'après un écrasement en règle de la position

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2016

ennemie. Ceux qui ont fait Verdun et qui dernièrement dans la Somme avaient vu sur plusieurs points le beau travail de destruction de nos canons, savaient que pour une Infanterie valeureuse après certains « marmitages tassés » il n'y a rien ou presque rien d'imprenable. Mais le 19 avril, la préparation n'a commencé qu'à 9 h.30 et quelle préparation ! Discrète, hésitante, perlée ! On n'a nullement l'impression que ce tir désordonné puisse amener en quoi que ce soit l'adversaire qui du reste dès midi tient à marquer par des rafales de mitrailleuses qu'il est toujours là et nous y attend... Notre attaque devra déboucher à 15 heures, elle sera appuyée par celle du 5e Régiment russe qui se portera sur le Mont Spin et le bois de la Chenille. Deux bataillons du 161 — ou pour être plus exact leurs débris — seront chargés d'aider le mouvement du 114. A 14 heures, les Chefs de Btn, d'après les rapports de leurs Cdts de Cies signalent que devant leur front l'organisation allemande est intacte, que la préparation d'artillerie est largement insuffisante et que le succès paraît de ce fait assez sérieusement compromis. L'heure H est néanmoins maintenue : on se portera en avant à 15 heures. Mais trois minutes avant H à notre droite, le 5e Régiment russe soit par erreur, soit par fausse interprétation des ordres, sort brusquement de ses tranchées. L'ennemi mis en alerte déclenche un feu terrible. Ses mitrailleuses crépitent toutes à la fois ; partout il s'en révèle de nouvelles sur les pentes du Mont Spin et de la Chenille. On voit les hommes qui les servent en bras de chemise faisant leur besogne de mort avec une tranquillité et une désinvolture qui exaspèrent... Nos propres parapets sont à présent balayés par les balles. Les obus s'écrasent sur les parallèles et les boyaux qui regorgent de monde. 15 heures... sans hésiter — puisque c'est l'ordre — on fonce en avant. Par petits paquets, en courant, on cherche à atteindre l'ennemi ; les capotes bleues se prennent dans nos propres fils de fer ; la marche est lente, très lente ; bientôt elle devient carrément impossible. A part deux sections des 7e et 10e Cies qui ont pu, au prix de quel effort, sauter dans la tranchée de Sapigneul et y capturer 20 prisonniers, les autres vagues sont à cette heure clouées entre les deux lignes françaises et allemandes prises de flanc par les mitrailleuses qui ne se ralentissent pas un instant. C'est alors — à 15 h.30 — que l'ordre est donné aux Régiments de pousser le plus possible en avant. Mais les Chefs de Btn représentent l'impossibilité absolue de la chose. Des groupes commencent déjà à contre-attaquer à la grenade nos éléments les plus avancés et les obligent à reculer pour éviter d'être faits prisonniers ! La nuit est venue : nuit tragique qui couvre tant de deuils et tant de déceptions A la faveur de ces ténèbres, les combattants restés entre les deux lignes dans les trous d'obus rejoignent la parallèle de départ. Les Maxims sans arrêt ratissent le terrain où nos morts sont maintenant mêlés à ceux du 16 avril... L'artillerie inonde de son déluge d'acier nos tranchées qui s'éboulent. La nuit funèbre se poursuit dans la veille et dans la prostration. Un si grand et si inutile sacrifice vient d'être demandé à ces hommes ; un sacrifice dont jamais on ne saura faire ressortir tout le prix.

Après la journée du 20 avril assez mouvementée et qui nous valut de nouvelles pertes, le Régiment fut relevé par deux Bataillons de chasseurs à pied. Il quittait l'horreur dans l'âme ce coin de Sapigneul où il avait versé si généreusement son sang. Deux Officiers : le Lieutenant **SEGARD**, une vieille physionomie si joviale, et le Sous-Lieutenant **COURBIS** tué superbement à la tête de sa section manquaient à l'appel. 115 morts et 345 blessés étaient portés sur la liste sombre. On s'engouffrait précipitamment sur la passerelle, les obus l'encadraient toujours de leurs sifflements aux lueurs brusques des fusées éclairantes, on distinguait maintenant des pansements rouges qui s'en allaient au fil de l'eau...

Vingt-quatre heures à peine de répit après une échauffourée semblable et de nouveau en ligne. Le 114 va occuper le secteur de Loivre face à Brimont. La situation est assez délicate, car la moitié des troupes est au-delà du canal et l'autre, en deçà. Il faut de la vigilance, une vigilance continuelle pour ne pas être surpris et isolé par un barrage des éléments de l'autre côté de l'eau. On se tient sur ses gardes, malgré la fatigue qui est énorme et le souvenir douloureux des épreuves passées. Sur la

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2016

batterie de Loivre, nos 75 pleuvent sans arrêt. Au reflet du soleil couchant, on voit les arrivées d'obus comme des dragées lumineuses qui s'enfoncent dans le sol crayeux. Des avions ennemis survolent nos lignes. Leur coque luisante brille étonnamment. Ils s'abaissent, rapides pour venir jusqu'à hauteur des tranchées surprendre nos guetteurs... Vainement nos mitrailleuses tirent sur eux. Ils semblent invulnérables et véritablement comme enchantés...
Et ainsi durant tout le mois de mai dans le secteur de Loivre comme dans celui de Bermericourt, on reste en contact permanent avec l'ennemi. Un jour enfin on s'achemine vers l'arrière. Exténués ces hommes qui, partis dans l'aube d'un matin d'avril pour capter la Victoire revenaient avec au fond de leur être la plus grande désillusion qu'ils aient connue depuis le début de la guerre, conservaient cependant la dignité et la discipline que d'autres à cette même heure ne croyaient plus devoir garder. Ils revenaient avec les yeux plus graves et le front plus soucieux, mais aucun d'eux — ce sera leur éternel honneur — après tant de souffrances, ne songeait à se plaindre et à déserter la lutte...
Et malgré les ombres de l'heure présente, malgré les rancœurs qui grondaient à leurs oreilles, eux si consciencieux et si droits — plus que jamais — ils espéraient.... N'y a-t-il pas un vieux proverbe anglais qui dit — si joliment du reste — « *tout nuage a son revers d'argent !* »...

VII. La Forêt de Parroy.

La voie ferrée de Paris-Strasbourg traverse entre Lunéville et Nancy une partie de ce qui fut durant deux mois « le champ de bataille de Lorraine ». A vrai dire, on ne trouve pas là un grand amoncellement de décombres, ni les traces d'un « marmitage » - effroyable comme dans la Somme ou devant Verdun. C'est que la lutte y a été beaucoup moins âpre et qu'elle y a revêtu un caractère spécial, du fait même de son peu d'intensité. Ce n'est point toutefois sans une certaine et très naturelle émotion qu'on revoit aujourd'hui du chemin de fer les lieux où l'on se battit si longtemps. De la portière du wagon on découvre facilement les anciens emplacements de combat, les postes de commandement, les réseaux en avant desquels on tendait des embuscades. On aperçoit au loin la masse sombre de la forêt. On passe à La Neuveville ; on passe à hauteur de Jalindet et de Hauterre ; à Embermenil, dont la station en ruines recevait journellement les premiers 77. On distingue la Porcherie où les patrouilles ennemies se glissaient sournoisement durant les nuits sombres ; la ferme du Chesnois en arrière de laquelle les mitrailleuses s'installaient pour leurs tirs indirects... Aujourd'hui toute cette région renaît, se débarrasse peu à peu et aisément de sa physionomie de guerre. Encore un peu de temps et de ces années douloureuses, il ne restera comme souvenir, au milieu des luzernes que quelques débris de fils de fer rouillés...
C'est à la fin du mois d'août 1917 que le 114 après un repos de trois semaines aux alentours de Bayon commença à prendre possession de ce nouveau secteur qu'il ne devait quitter qu'au début de 1918. Secteur très vaste et tout à fait nouveau qui contrastait étrangement avec ceux qu'il avait occupés jusqu'à ce jour. Plus de tranchées continues ni de labyrinthes de boyaux ; pas ou très peu d'abris renforcés ; les lignes ennemies à des distances parfois considérables ; des bombardements peu fréquents et rarement avec des obus de gros calibres ; bref un secteur intermédiaire entre celui de la guerre de position et celui de la guerre de mouvement ; le secteur par excellence des surprises et des coups de main. Une série de centres de résistance assez éloignés les uns des antres formait l'ossature principale de notre système de défense. Chacun d'eux comprenait un certain nombre de groupes de combat installés de façon à se flanquer et à se porter secours mutuellement. L'organisation était toute en profondeur. Des secondes et troisièmes lignes avaient été étudiées et les mitrailleuses réparties sur

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2016

ces lignes permettaient d'y tenir un certain temps. Au cas d'une grosse attaque des Allemands, ce qui importait surtout, était d'occuper le maximum de terrain avec le minimum de monde. Jamais l'éparpillement des effectifs n'a été réalisé d'une manière plus complète que dans la région Lorraine. Procédé excellent à coup sûr, puisque la nature du terrain et le groupement des forces adverses le rendaient possible, mais qui imposait par ailleurs une surveillance et une observation de tous les instants. Ne se sentant plus au coude à coude, les hommes qui avaient pris durant les longues périodes de transe cette habitude, n'avaient plus la même assurance ni la même tranquillité. Aussi les premiers temps du séjour en Lorraine furent-ils marqués par bien des fatigues. Toutes les nuits des patrouilles très sérieuses et qui ne se hasardaient qu'avec une prudence extrême, établissaient la liaison entre les différents groupements. D'autres se portaient en avant pour tâcher de surprendre les intentions de l'adversaire et pénétrer dans ses organisations. Enfin, des embuscades étaient tendues qui ne donnèrent jamais du reste de grands résultats. L'ennemi était sur ses gardes et ne s'aventurait point à la légère. Les troupes qu'il nous opposait n'étaient pas de première fraîcheur ni d'une trempe très éprouvée. Toutes les fois qu'il voulut savoir quelque chose ou capturer quelqu'un, il employa régulièrement ses « stosstruppen » amenées à pied d'œuvre pour opérer en toute célérité et en toute maîtrise sur l'un des points intéressants qu'il avait choisi.

Il faut avouer par contre que l'existence journalière dénuée des risques des « secteurs durs » fournissait aux troupes qui peuplaient cette forêt une variété de sentiments et de sensation peu connus. Les couverts rendaient les liaisons plus faciles entre 1es postes : l'homme surtout n'était plus condamné à l'immobilité décevante de la tranchée. Tout un monde grouillait dans les sous-bois emplis de huttes et de cabanes que l'esprit de chacun s'était ingénié à rendre confortables. On avait par endroit l'impression assez exacte d'un village nègre (où un G C. d'ailleurs portait ce nom). Autour des « canhas » pressées les unes contre les autres, de vastes palissades ceinturées de rangées de barbelés constituaient un réduit complètement fermé. Des réserves de vivres et de munitions eussent permis eu cas d'attaque de prolonger un certain temps la résistance en attendant l'arrivée des renforts. C'était en quelque sorte un procédé usuel des guerres coloniales qui avait été généralisé là. Après les dorures vives des mois d'été, les rouilles si changeantes d'octobre, les premières neiges d'hiver donnèrent à la forêt un aspect nouveau. Sur le blanc uniforme des pistes caillebottées, les théories des hommes de corvée ou des travailleurs espaçaient çà et là leurs longues traînées bleues... De temps en temps, à des heures assez régulières, une rafale d'obus éclatait sur quelques points. On entendait le crépitement sec des branches ; des flocons de neige s'éparpillaient en tous sens. Les groupes surpris se dispersaient telle une volée de moineaux ; puis les bois reprenaient leur tranquillité habituelle. La nuit tombait rapide et comme d'un seul coup sut ce paysage hivernal. Dans le silence de sa veille, le guetteur n'entendait plus que le hululement des chouettes se répondant au loin dans les grands arbres.

Le 11 Janvier 1918, le 114 quittait définitivement la forêt de Parroy. Durant son séjour de près de cinq mois, il n'avait rempli en somme qu'un rôle strictement défensif et assuré une garde vigilante aux portes mêmes de ces provinces dont il allait bientôt fouler la terre promise en vainqueur...

L'année s'ouvrait, celle qu'obscurément déjà on sentait devoir être « *l'année décisive* ». Pour les grandes rencontres prochaines, chacun préparait son âme, se promettant bien de justifier à l'égard de l'ennemi la fière et héraldique devise du Chardon de Lorraine « *qui s'y frotte s'y pique* »....

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2016

VIII. Le Château de Grivesnes.

Les nouvelles de la grande offensive allemande ne parvinrent en Lorraine qu'à la fin de mars assez confuses et forcément dénaturées. Enlevé dans l'après-midi du 30 pour une « destination inconnue », le Régiment débarquait le lendemain jour de Pâques en pleine nuit, à la station de Gannes prêt à intervenir sur l'une ou l'autre des branches du vaste angle dont Mondidier se trouvait être à cette heure le sommet.
Le spectacle qui s'offrait à ses yeux rappelait à s'y méprendre celui des campagnes belges en 1914 : même exode des populations, même tristesse et même abandon des villages, même affluence de convois et de troupes sur les routes ; on se sentait une fois de plus au centre même de l'action.
Cependant à plusieurs indices, on devinait dans la poussée de l'adversaire un certain ralentissement. Le canon tonnait au loin ; mais ce n'était plus le « trommelfeuer » des grands jours : la brèche un moment ouverte entre les Armées britannique et française était déjà grâce aux renforts définitivement « colmatée ».
Jusqu'au 20 avril, les Bataillons n'occupent pas de secteur bien déterminé. L'alerte du 4 porte le premier à Velle-Perennes et une Compagnie du 2e à La Morlière. Brusquement, le 9 la Division devient réserve d'Armée et va cantonner dans la zone Chepoix-Beauvoir-Ansauvillers. Mais après un court stationnement à Paillart et à La Faloise, le 114 est chargé de tenir les positions de Grivesnes qui furent longtemps, nul ne l'ignore, une des clefs de notre système de défense dans la rude bataille de Picardie.
Grivesnes... son château, son parc... le moulin et la Chapelle de St-Aignan, quels souvenirs pour tous ceux qui ont traversé ces lieux ! Durant 8 semaines on a vécu là dans de mauvaises tranchées qu'on s'ingéniait à parfaire sous la continuelle menace d'une attaque qu'en fin de compte l'adversaire ne s'est jamais hasardé à tenter.

Les journées s'écoulaient dans l'attente et dans l'observation. Les rafales d'artillerie assez régulières se succédaient sur nos premières lignes ou sur les deux ravins qui d'Ainval et de Coullemelle en permettaient l'accès. Puis, la nuit venait avec son cortège habituel d'embûches. Des patrouilles s'approchaient de nos réseaux ; le tic-tac sec des mitrailleuses donnait l'éveil aux guetteurs ; des fusées jaillissaient en tous sens, le 75 rageur arrosait les pistes et les boyaux ennemis.
Jusqu'au 9 mai, le parc resta en grande partie au pouvoir des Allemands : fâcheux voisinage à vrai dire, car un mur séparait simplement par endroit les deux lignes. Le 9, la 125e en acheva la conquête et porta ses tranchées en avant des lisières de façon à avoir des vues directes sur Malpart. A partir de ce moment, Grivesnes devint plus que jamais l'objectif de l'artillerie adverse. Le moulin de St-Aignan lui servait généralement de point d'accrochage ; et, du bois Allongé aux abords de Cantigny, le tir s'effectuait méthodique et serré. Sur la Chapelle, sur la tranchée de l'Avion sur celle des Hannetons, le bombardement était particulièrement violent. Dans le village à peu près intenable, les maisons ne formaient plus qu'un amas de décombres sur lesquelles l'ennemi s'acharnait sans cesse avec une rage croissante de destruction. Au matin, dans la lumière douce des premiers jours de mai, le Château aux toitures croulantes dressait parmi les arbres meurtris sa brique rose et le bleu foncé de ses ardoises survolé de temps à autre par des avions, aux croix de Malte qui cherchaient à faible altitude à en pénétrer le secret.
Le paysage verdoyant qui l'encadrait sillonné par des coulées profondes changeait tellement de la sécheresse des plaines champenoises que plus d'un y trouva en ces moments pénibles, l'existence moins triste malgré les perpétuels dangers. Dans le lointain le clocher de Coullemelle prenait avec sa silhouette blanche un faux air de campanile italien.

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2016

Le bois en Pipe aux multiples « canhas » offrait aux troupes de réserve un asile de fraîcheur invisible ; elles s'y tapissaient dans la verdure et regardaient les obus à gaz pleuvoir sur Le Plessier devenu aussi désert qu'un village de pestiférés.
Heures longues et monotones sans faits bien saillants où les jours succédaient aux jours marqués de mêmes risques auxquels l'homme s'accoutume inconsciemment. Rien n'est en effet plus banal qu'un secteur défensif, rien n'est plus énervant aussi lorsqu'on sent à ses côtés immédiats des attaques imminentes ou en cours. Ce fut le cas pour Grivesnes. Le 26 mai sur notre droite, les Américains enlèvent brillamment Cantigny. Après les quelques réactions inévitables que nous eûmes à subir, la situation s'était à peu près stabilisée à la fin du mois. Le 30 et le 31 la relève de nos effectifs par ceux des Ù. S. A. se faisait sans incidents. Des bruits d'une grande offensive allemande parvenaient à ce moment à nos oreilles. On parlait à mots couverts d'une avance foudroyante de l'ennemi. Le Chemin des Dames était enlevé ; la Vesle dépassée, la Marne même franchie sur quelques points...
Qu'y avait-il de vrai dans toutes ces rumeurs ? On se le demandait non sans angoisse. Partait-on pour se jeter dans le nouveau brasier ?
Une belle nuit de printemps enveloppait les colonnes qui de Grivesnes descendaient sur Esquennoy. En cours de route, elles croisaient des Américains qui leur souhaitaient bonne chance « *good bye, thank you !* » ces mots usuels volaient de bouche en bouche. Suivi de la fusée des rires, on traversait Quiry-le-Sec dans le clair de lune bleu. Le parfum des seringas montait des jardins encore intacts... la route s'allongeait toute blanche jusqu'à Folleville. Le 114 marchait vers son nouveau destin : calme, insouciant, presque heureux...
Il était loin de se douter que 10 jours plus tard il allait le trouver non loin de là.

IX. Les Trois Journées de Méry.

Le 10 Juin au matin, 5 Divisions françaises étaient alertées pour constituer un groupement sous les ordres du Général MANGIN et enfoncer dès le lendemain la ligne Mortemer - St-Maur avec l'appui de 140 chars d'assaut.
Dans la nuit du 10 au 11, le 114 rassemblé autour de Montgérain et de Vaumont achevait ses préparatifs pour être en mesure de progresser dans les directions de Cource11es ou de Méry.
Le 11, dès l'aube, les ordres et les objectifs se précisaient. La 152e D. I. encadrée entre la 165e et la 129e recevait la mission de refouler l'ennemi sur Ressons-sur-Matz. Le 114 aborderait Méry et presserait ensuite au-delà face à l'Est... Deux groupes de chars étaient mis à sa disposition. A 10 heures, précédés des tanks, les Bataillons d'attaque (Cdt **DURAND** à gauche, Capitaine **RINGWALD** à droite) passent la voie ferrée Estrées-St-Denis - Montdidier, suivis du Bataillon de soutien (Cdt **CONSCIENCE**) qui franchit cette même ligne à 10 h.20. L'ordre d'opération N° 747 arrive à ce moment. Il mentionne la reprise de Méry par les Chasseurs à pied. Dans ces conditions, le 114, dont les deux Bataillons de tête devront déboucher de part et d'autre du village à 11 heures, se portera résolument sur la ferme du Moulin Maret et sur Cuvilly....
En ordre parfait, comme à la manœuvre, les petites colonnes s'avancent au travers des blés... le soleil sorti des brumes inonde de rayons d'or les vagues bleues... D'un mouvement rythmé presque égal, elles déferlent de Montgérain, balayent le talus du chemin de fer, recouvrent la cote 113, vont submerger Méry. C'est alors que, parti des lisières, un épouvantable feu accueille les Cies d'assaut. Méry, signalé comme enlevé, est encore aux trois quarts entre les mains de l'ennemi. Il s'y retranche

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2016

derrière les murs, les barricades improvisées, derrière les clôtures des jardins. Des maxims ont été hissées dans le clocher. Chaque maison « avec ses airs de trahison » vomit brusquement la mort par toutes ses fenêtres.
Le 2e Bataillon, surpris d'abord, s'arrête. Il semble hésiter. Va-t-il attendre et tâcher de contourner l'obstacle ? Non... là où des troupes d'élite ont échoué, le Régiment de Vendée n'a pas le droit d'échouer. Dans un magnifique élan, il reprend sa marche et se précipite furieusement sur Méry. Les chasseurs dépassés par les nôtres ne peuvent retenir leur admiration qui éclate en enthousiastes bravos. « « *Quel est donc ce Régiment ?* » demande un de leurs Officiers. Le 114 lui répondent cent bouches frémissantes. Et il y a dans cette simple réponse un orgueil d'une héroïque et intraduisible beauté.
Un combat de rue commence alors, d'une opiniâtreté inouïe. Si l'attaque est acharnée, la résistance ne l'est pas moins : on se tue à coup de fusil, à la baïonnette, à coup de crosse, à coup de grenades ; les mitrailleurs boches tirent avec frénésie leurs bandes et s'affaissent lardés de coups sur leurs pièces... L'un après l'autre cependant tous les centres de résistance s'écroulent... plus de 200 prisonniers et 50 mitrailleuses sont dirigés sur l'arrière. Il est midi : la 7e Compagnie avec 3 chars est arrivée à la corne Est de Méry. Sur la droite, la progression ne s'est pas effectuée non plus sans de sérieuses difficultés. Arrivé aux abords de Belloy, encore tenu par l'adversaire, le 3e Bataillon a été sensiblement paralysé. Il se trouve à ce moment en flèche ; la 165e D. I. n'a pu arriver à sa hauteur, et le Bataillon **DURAND** se bat furieusement dans Méry. Superbe de bravoure, le Capitaine **RINGWALD** fait front sur trois faces à des contre-attaques qui ne peuvent réussir à le faire reculer. Il tombe la jambe fracassée par un obus ; mais ses hommes enflammés par son exemple se cramponnent au terrain, bien décidés à ne pas en céder un seul pouce. Le Commandant **CONSCIENCE**, devant cette situation, pousse ses Compagnies jusqu'au chemin Méry-Belloy pour renforcer le 3e Bataillon avec ses propres éléments ; et prenant le commandement de l'ensemble, juge toute avance nouvelle extrêmement meurtrière et périlleuse tant que Belloy ne sera pas emporté.
Sorti de Méry, le 2e Bataillon a continué lui de marcher jusqu'à 500 mètres Nord-Est de la cote 134, lorsque du bois du Merlier débouche une contre-attaque qui se développe rapidement sur la gauche. Cette dernière n'a pu progresser aussi vite. Les chars d'assaut sont en partie hors de combat ; les sections sont singulièrement réduites. Coûte que coûte, on réussit cependant à tenir jusqu'au soir.
Sur ces entrefaites, le Colonel **BERTRAND** a demandé à nos batteries un tir d'écrasement sur les lisières Nord-Ouest et Ouest de Belloy... Le mouvement en avant a repris. La gauche de la 10e Compagnie atteint le calvaire du village ; mais à la sortie Nord-Ouest se trouve une crête qui est garnie de mitrailleuses. Leur tir est d'une précision telle que toute progression devient bientôt impossible. Il faut en finir. Le Lieutenant **du HALGOUET** s'est porté auprès du Commandant **CONSCIENCE**. La plupart de ses tanks sont en flammes ; son personnel est très éprouvé. Lui-même a eu le bras brisé par un obus ; il est couvert de sang, ses vêtements sont déchirés, ses mains brûlées, sa figuré livide. Très crâne, il vient offrir avec les appareils qu'il lui reste, de tenter un dernier effort ; ne serait-ce, dit-il « *que pour l'honneur du Régiment et de son arme* ».
Les lignes des tirailleurs se redressent. Les chars d'assaut les précèdent. Sous les pressions des 1er et 3e Bataillons du 114 et de la 165e D. I., l'ennemi fuit alors pour évacuer Belloy. L'avance continue. A 18 heures 30, le groupement des 1er et 3e Bataillons a réussi à se fixer sur le chemin de terre Belloy — cote 97 — Mortemer. Arrivés là, des rafales de mitrailleuses dirigées du bois de Lataule que n'a pu forcer la 165e D. I., se mettent à balayer le sol. Les hommes se terrent ; les 5 tanks, leur réservoir crevé, sautent en l'air ; puis on s'arrête un instant semble-t-il. Mais l'arrêt se prolonge ; la nuit commence peu à peu à tomber. Sur ce terrain déchiqueté, labouré en tous sens par l'avalanche de fer, l'ombre glisse à présent noyant dans ses plis les grands blés qui ondulent et frissonnent encore sous

la rafale... Le spectacle est d'une indicible tristesse. Dans Méry, dans Belloy, l'incendie fait rage. En avant de la première ligne, la jalonnant comme autant de gigantesques torches, dix-sept tanks, la carcasse éventrée, les entrailles pendantes, achèvent lentement de brûler... Autour d'eux des cadavres à demi carbonisés contractés ou, recroquevillés dans d'horribles poses jonchent lamentablement le sol. Ce sont ceux des hommes de l'équipage ou des troupes d'accompagnement que l'explosion a consumés. Partout dans la plaine, dans les herbes, dans les chemins creux, le même cri s'exhale étouffé et poignant : brancardiers ! brancardiers ! des blessés par petits groupes s'entraidant pour mieux marcher, se dirigent vers les postes de secours... De tous les trous émergent des silhouettes uniformes surmontées du même casque ; celles des survivants de la grande lutte qui, domptant la fatigue, grisés par la fièvre, fouillent la nuit de leur regard de lynx habitués à tout voir et à tout deviner... A leurs pièces, les mitrailleurs veillent ; le tireur à cheval sur sa selle, le chargeur accroupi à ses côtés, une bande dans les mains... De temps à autre ils ouvrent le feu pour ratisser le terrain où tout se brouille et tout s'enchevêtre... Des 105 s'écrasent dans des éclairs pourpres ; çà et là, des fusées montent tout droit au ciel pour s'épanouir dans une gerbe mauve. Puis, le silence, le grand silence à peine coupé s'appesantit à nouveau sur les hommes et sur les choses... C'est comme le râle de la bataille assoupie un instant, mais qui va s'éveiller aux premières lueurs... Pendant ce temps, la Mort passe au milieu des blés, s'approche de ceux qui, invisibles, souffrent sans espoir depuis plus de 12 heures et compatissante, leur ferme doucement les yeux...

Le 12 à 3 heures 30, le groupement des 1er et 3e Bataillons qui forme une ligne franchement orientée vers l'Est, continue sa poussée sur Lataule, non sans rencontrer tout de suite une très grosse résistance. Le barrage de l'artillerie n'a pu être réglé d'une manière efficace à cause de l'incertitude qui existe toujours les soirs de bataille sur les emplacements occupés. Beaucoup de coups trop courts entravent nos tirailleurs ; d'autres trop longs ne gênent aucunement l'adversaire qui s'est ressaisi en un clin d'œil et ouvre avec de nouvelles mitrailleuses un feu des plus violents sur nous. L'attaque ne progresse donc qu'avec peine ; bientôt même elle doit se figer ; car la droite du côté de Belloy est assez en l'air. Il importe de parer à toute éventualité sur ce point délicat. A cet effet toutes les mitrailleuses disponibles sont concentrées et mises en batterie afin de protéger la droite du groupement. Judicieusement placées, leur axe de tir réglé avec soin, des stocks de munitions auprès de chacune d'elle, elles constituent de la sorte une puissance de feu qui est en mesure d'interdire tout forcement de nos positions. La journée s'écoule sans autres incidents très marquants. Des ennemis, le casque camouflé d'épis verts, tentent de s'infiltrer chez nous, vainement d'ailleurs ; on les canarde régulièrement avec une rapidité et une justesse qui les déconcerte.

Le 12 au soir, l'attaque du bois du Merlier est décidée par le commandement. Elle sera menée le lendemain par le Bataillon **DURAND** aidé du 1er Bataillon du 125. A la faveur de la nuit, les tanks qui doivent les appuyer rampent lentement jusqu'à eux. A cette même heure, dans son poste de secours qu'il avait installé au beau milieu de Méry, le Médecin Major **LEDUC** veillé par ses infirmiers, gisait à terre, paisible, très pâle, comme endormi.. Sous le bombardement effroyable de l'après-midi, quoique légèrement blessé la veille, il avait tenu à rester à Méry et à diriger lui-même les évacuations. Un éclat d'obus l'avait atteint en pleine poitrine. Il était mort en homme de cœur et de devoir comme il avait vécu.

L'aube du 13 est à peine parue à l'horizon que déjà la 7e Cie, superbement enlevée par son Chef, se porte tout d'un bloc sur le bois du Merlier. Elle l'encercle, le dépasse avant que les Allemands qui l'occupent aient eu le temps de se défendre. Mais le mouvement a été si rapide, qu'elle se trouve bientôt en flèche, complètement isolée et menacée à son tour d'être enveloppée. De fait, une contre-attaque ennemie se déclenche presque immédiatement sur elle. Sans hésiter, les V. B. et les fusils mitrailleurs établissent un barrage. L'effort de l'ennemi est promptement brisé. Mais à gauche, le 135

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2016

n'a pu avancer. Le vide produit entre la 7e Cie et lui est comblé par un peloton de la 5e, tandis qu'à droite la 6e aux prises avec des mitrailleuses qui se sont soudainement dévoilées, ne progresse que lentement et au prix de très gros sacrifices. Deux chars d'assaut disponibles interviennent à ce moment. Dirigés par le Sous-Lieutenant **RETHORE**, qui devait être tué peu après, ils foncent sur les centres de résistance. Un fanion rouge à la main, leur guide avec un beau mépris du danger, leur désigne exactement les nids d'où siffle la Mort. Le grenadier **FLANDRE**, à coups de carabine, tue sur leurs Maxims trois Allemands qui se défendaient, avec rage. En moins d'un quart d'heure, la résistance est totalement réduite. La 6e s'est portée toute entière à hauteur de la 7e, à sa droite deux Cies du 125 prolongent notre ligne jusqu'au point de soudure avec le groupement **CONSCIENCE**.
Mais l'ennemi qui a dû lâcher le bois de Merlier, l'écrase sous un bombardement intense. Bientôt la position devient intenable et vu les pertes élevées, on décide de l'évacuer. Les unités occupantes se portent à l'Ouest et à l'Est du bois. Cette première réaction de l'adversaire n'était qu'un prélude à celle beaucoup plus vive qui allait suivre. Dès 13 heures, les gros obus s'abattent en trombe sur le bois et le hachent littéralement On sent l'attaque d'infanterie imminente ; elle se déclenche en effet sans tarder. Précédées d'une mince ligne de tirailleurs, les colonnes sombres se ruent sur le bois Merlier... mais les nôtres veillent et du coup dressés, certains sont debout pour mieux viser l'adversaire. Tous : grenadiers, voltigeurs, mitrailleurs, « en mettent » à qui mieux mieux avec toute leur énergie, avec toute leur haine. Les rangs des « feldgrauen » s'éclaircissent... les tas de cadavres s'amoncellent... la vague oscille, puis elle reflue. Six fois de suite, cependant au cours de cet après-midi mémorable pour tous ceux qui l'ont vécue, elle essayera d'emporter nos faibles îlots. Son artillerie de gros calibre tonne sans arrêt nous infligeant des pertes sévères. Les unités fondent peu à peu ; les pièces de la C. M. 2 n'ont plus de servants. Le Lieutenant qui la commande s'installe à l'une d'elle et met à mal une Cie qui débouche en rangs serrés. Tout le monde se dépense, tout le monde veut vaincre. Du reste notre 75 qui, en avant du bois, a pu assez facilement faire son réglage, rend dès à présent toute tentative de contre-attaque infructueuse. Son barrage est tellement serré qu'il devient impossible de passer au travers des mailles. Il est environ 13 heures. L'ennemi est à bout de souffle. Il est définitivement brisé. Dans la nuit, la 152e D. I. était retirée du front et relevée par les 129e et 169e D. I. Le 114 traversait en s'en allant ce terrain qu'il venait de conquérir. Près de 650 des siens dont 24 Officiers l'avaient payé de leurs efforts et de leur sang.
A quelque temps de là, le Général **MANGIN** citait en ces termes le 114e à l'ordre de la 10e Armée :

« *Le 114e Régiment d'Infanterie, sous le Commandement du Colonel BERTRAND, s'est porté à l'assaut des positions ennemies avec un élan admirable : trouvant devant lui un village presque entièrement occupé par l'ennemi l'a pris à la suite d'un combat opiniâtre enlevant maison par maison faisant plus de 200 prisonniers et capturant un énorme matériel de guerre dont plus de 50 mitrailleuses et 5 canons de tranchée ; a ensuite enlevé un bois faisant encore de nombreux prisonniers, captant 15 mitrailleuses et s'est maintenu sur les positions conquises malgré une formidable concentration d'artillerie de tous calibres et 6 violentes contre-attaques qui ont été anéanties.* »

Ces durs combats avaient en effet, une fois de plus mis en lumière l'ardeur irrésistible du Régiment qui en sortait couvert de gloire, Jamais au cours de ces quatre ans, il ne s'était montré davantage lui-même que dans cette formidable rencontre.. Le spectacle de l'assaut du 11 est de ceux qui resteront éternellement dans les mémoires. L'enjeu était décisif. Chacun le savait. L'ennemi se ruait sur Compiègne pour, de là gagner Paris. Il fallait sans retard le prendre à la gorge et le terrasser. Le 114 s'est acquitté de cette rude tâche. Dans « le livre aux sublimes chapitres » il a écrit ces trois jours-là

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2016

une page ineffaçable. Aussi la fourragère si simple et si modeste qu'il porte depuis cette bataille a-t-elle pour lui une valeur dont il est le seul à savoir tout le prix... D'autres régiments ont reçu des distinctions plus hautes et exhibent des parures plus éclatantes. Mais rien ne vaut peut-être le vert et le rouge de la fourragère de Méry ; car ces deux nuances sont à elles seules un beau symbole :

Le vert est le vert inoubliable des blés de 11 Juin,
Le rouge est celui du sang si pur qui les a teints....

X. La Bataille de Libération.

Méry marque une date à retenir dans l'histoire de la grande bataille de 1918. C'est la première contre-attaque sérieuse tentée par le Commandement interallié pour s'opposer aux progrès incessants de l'ennemi, Dès la mi-juin on a l'impression chez nous que bientôt les effectifs seront assez forts pour lancer la contre-offensive générale qui doit décider du sort de la guerre.
Le 15 Juillet, les Allemands, pour la cinquième fois, essayent sur la Marne de disloquer notre front ; le 18, la riposte les surprend foudroyante et brutale. C'est le commencement de la fin.
Cette fin pendant quatorze semaines de Nieuport au Bois le Prêtre par des coups incessants portés tantôt à droite tantôt à gauche et le dernier mois un peu partout... Les Armées de la coalition vont la chercher avec une opiniâtreté, un souffle et une endurance qui ne se démentiront pas un seul instant.
La 1re Armée dont fait partie le 114 coopérera pour sa part à la .tâche commune dans le secteur de Montdidier qui deviendra bientôt le secteur de St Quentin, puis le secteur de Guise, puis le secteur de la frontière franco-belge. C'est assez dire la marche ailée de la Victoire qu'elle enlève dans ses Drapeaux...
Complété et réorganisé après les rudes journées de juin, le Régt, se trouva bien vite en état de recommencer la lutte. L'occasion ne tarda pas à se présenter. En vue d'opérations ultérieures déjà arrêtées à ce moment, un redressement de nos lignes parut nécessaire, et l'attaque de Mailly- Raineval, Sauvillers, Aubvillers fut décidée pour le 23 Juillet. Dans l'ordre général, le 114 avait comme mission particulière de s'emparer des tranchées des Badois, des tranchées Turques et du Hanovre, de la Ferme Fourchon, tout en appuyant sur sa gauche l'avance du 135 sur Aubvillers.
Les 1er et 3e Bataillons accolés devaient mener l'attaque ; le 2e Bataillon restait en réserve d'I. D. le long du talus du bois Allongé et du bois Poignard.
A 4 heures 30, après une nuit calme un coup de canon isolé retentit soudain dans le matin brumeux. C'est le signal de la préparation. Derrière les assaillants massés déjà dans les parallèles de Faidherbe et de Picardie, l'horizon brusquement s'enflamme. C'est un déchaînement formidable d'artillerie de tous calibres. Les bombes des crapouillots éclatant à 50 mètres à peine de notre première vague... le terrain est bouleversé ; les tranchées ennemies s'éboulent ; sans répit, pendant une heure, l'œuvre de destruction se poursuit dans un épouvantable fracas. A 5 heures 30, l'attaque débouche. Elle progresse facilement malgré le barrage très serré qui s'est établi aux lisières mêmes du bois. Dans le sillage des derniers obus, nos fantassins abordent les positions adverses. A gauche, le Bataillon **TOURNIER** saute dans les tranchées des Badois ; à droite, le Bataillon **PERRON** la dépasse et se porte sur la tranchée Turque qu'il enlève sans coup férir. Ahuris par la violence du bombardement, les Allemands se déséquipent et font « *kamarad* » avant même qu'on soit sur eux, L'un d'eux très philosophe demande en bon français : « *Où se trouve le point de concentration des prisonniers ?* » On chasse ce troupeau vers l'arrière et l'on pousse vigoureusement de l'avant. A 6 heures 25, la Ferme Fourchon est prise et la tranchée de Hanovre occupée. Le premier objectif de l'opération se trouve par conséquent

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2016

atteint. Il était prévu dans le plan d'engagement qu'à partir de ce moment, sous la protection du barrage d'artillerie qui se stabiliserait, on s'arrêterait durant une heure. C'est ce qu'on fait en profitant de cet arrêt pour réorganiser la position enlevée et nettoyer soigneusement les derniers abris où plus de cent nouveaux prisonniers sont raflés. Enfin, à 7 h.30 les deux Bataillons reprennent leur marche en direction du Nord-Est ; l'objectif définitif route Aubvillers-Hargicourt est dépassé par nos éléments avancés. Il est 7 h.50. Un compte-rendu par T. P. S. annonce au Colonel les résultats décisifs de l'opération.

Jusqu'ici privé de renseignements sur les emplacements exacts tenus par son Infanterie, l'ennemi n'a pu réagir que sur les arrières. Il est vrai que les obus y pleuvent dru et que le Bataillon **DURAND** le long du talus du bois Poignard commence à éprouver quelques pertes sensibles. C'est tout près de là qu'est tué l'Officier de renseignements le Lieutenant **BOURREAU**. Avec lui disparaît une des vieilles et plus sympathiques figures, du 114 ; une de celles dont la mort ne voilera jamais le souvenir.

Sur le terrain nouvellement conquis l'on tâtonne encore et l'on hésite. Les lignes se perdent dans les blés d'où émergent çà et 1à des casques bleus et des calots bruns à bande rouge. Les mitrailleuses crépitent sans arrêt. Le Sous-Lieutenant **de RICAUMONT** tombe frappé en plein front par l'une d'elles dans tout l'éclat de sa jeunesse et de son élégante bravoure. Plus loin, le Lieutenant **ÉCALE**, comme toujours remarquable de décision et de sang-froid, aux côtés du Capitaine **PERRON**, cherchant à orienter le tir de ses pièces, glisse mortellement blessé dans un trou d'obus. La même balle vient au passage de casser la pipe que le Capitaine tient entre les dents... De toutes parts le sifflement vipérin se fait entendre... Les plus braves baissent la tête... seul un homme, comme indifférent à la mort qu'il a coudoyée si souvent à Verdun et à Sapigneul, se faufile jusqu'au travers de la première ligne s'arrête, regarde où il pourra porter secours à quelques mourants. Il est vêtu de noir. C'est l'Abbé **LORRAIN**. l'Aumônier du Régiment. A 20 mètres de lui deux coups précipités partent soudain d'une Maxim. Il s'affaisse la carotide coupée. C'est ainsi que le « *Boche* » fait la guerre. Aucun mot ne peut dire le regret que causa sa perte. Son bel éclectisme intellectuel et son splendide dévouement lui avaient fait des amis dans les milieux les plus divers. Tous, sans exception, Officiers et Soldats, l'ont pleuré.

Maintenant qu'il a pu repérer nos positions, l'ennemi se met à les canonner avec une violence qui redouble. Des groupes audacieux essayent de s'infiltrer par le boyau des Ostrogoths. Nos Hotchkiss, nos F. M. et nos V. B. établissent tout de suite un barrage. Le combat se poursuit opiniâtre sur tous les points... Vers 15 h. la 3e Compagnie signale une forte concentration dans le ravin de Bouillancourt. Notre artillerie la disperse et la contre-attaque qui se préparait se trouve ainsi brisée dans l'œuf. Il faudra malgré tout lutter encore contre un adversaire qui profite des couverts pour nous disputer âprement chaque levée de terrain, chaque touffe d'herbe. La pluie tombe, fine et pénétrante ; sur ce sol détrempé, on rampe avec une extrême difficulté. Enfin, la nuit arrive. Les derniers mitrailleurs en profitent pour se replier. On cueille encore quelques égarés dans les trous. Le terrain est à nous et bien à nous.

Le succès comme on le voit était complet. Partis d'une base d'attaque de 1200 mètres, les deux bataillons du 114 avaient enlevé pour faire face au Sud-Est toutes les organisations successives de l'ennemi. Plus de 200 prisonniers restaient entre nos mains, cinq mitrailleuses lourdes, quinze mitrailleuses légères, quatre minenwerfer, un important matériel télégraphique et même du matériel du Service de Santé et de protection contre les gaz.

Leurs pertes étaient malheureusement sensibles. Au soir du 23 on comptait 45 tués dont une forte proportion de gradés et plus de 200 hommes hors de combat. Le lendemain au matin, comme si ce n'était pas assez de tous ces deuils, on retrouvait aux lisières du bois Poignard le corps du Sous-Lieutenant **BAILLEUL**, blessé la veille. Il était parti en tête de son peloton de mitrailleuses. Renversé

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2016

par un éclat d'obus il avait crié à ses hommes : « *En avant, continuez d'avancer, nous sommes en retard...* » Un autre obus peu après l'achevait. C'était la plus noble conscience qu'on puisse imaginer : un Chevalier de l'Idéal qui s'ignorait lui-même et dont la loyauté éclatait dans le beau regard si droit. Il avait toujours agi sans peur : Dieu l'aura trouvé sans reproche.

L'opération du 23 Juillet ayant réalisé ou à peu de chose près les gains escomptés, la bataille d'ensemble sur la Somme dont ce n'était que le prologue, s'annonçait à tous comme imminente. A plusieurs indices on soupçonnait déjà fin juillet le répit de l'adversaire. Les reconnaissances lancées par le 1er Bataillon les 3 et 4 août explorent le bois du Vicomte et poussent jusqu'au ruisseau des trois Doms. Ces positions sont évacuées... Le 8 août, l'attaque générale de la 1re Armée se déclenche sur l'Avre. Elle va désormais se poursuivre sans arrêt. La 152e D. I. devait dès ce jour participer à l'action et franchir l'Avre au Sud de Braches. En réalité l'ordre de passer sur place arrive à 18 heures 50. Et ce ne fut que le 9 vers 10 heures du matin que reprit le mouvement commun. Le Régiment doit marcher échelonné en profondeur ; un Bataillon en première ligne (Btn **DURAND**), un en secteur (Bataillon **PERRON**), un en réserve (Bataillon **TOURNIER**).

L'objectif final est Varsy, le bois Contoire, le bois La voie et le village Davenescourt. On avance d'abord sans trop de peine et ce n'est guère que vers 13 heures, qu'à hauteur de la côte 107 la progression du 2e Bataillon est sensiblement gênée. Mais une combinaison de feux des F. M. et des mitrailleuses permet de gagner du terrain. A 14 heures 30, après une résistance acharnée de l'ennemi, le bois Contoire est enlevé. Une batterie de 150 y est même capturée. Pendant ce temps, le bataillon **PERRON** qui a puissamment aidé par ses feux à la marche du Bataillon **DURAND** s'est élancé vers la droite de façon à parer à toute contre-attaque... Il a débordé le village de Contoire, a fouillé et saisi dans les caves un certain nombre de prisonniers...

Mais pour continuer leur avance face à l'objectif qui leur a été assigné, les deux Bataillons se trouvent à cette heure dans une situation assez délicate. Ils doivent faire un changement de direction que les feux nourris de l'ennemi qui partent du bois des Gueux, rendent extrêmement difficile. Malgré tout, étayés sur leurs flancs par leurs propres mitrailleuses, ils arrivent à se rétablir et pris d'écharpe par un tir d'artillerie qui leur occasionne de sérieuses pertes, tentent sans plus hésiter l'attaque du bois Lavoie. Les deux pelotons de la C. M. 2, les canons de 37, les mortiers de 75 prennent à partie la zone comprise entre la corne Nord et la côte 114. Les compagnies **BOULA** et **GABION** soutenues par deux Cies du Bataillon PERRON foncent résolument sur les lisières. L'artillerie allemande fait des vides continuels dans nos rangs ; c'est là que tombe le jeune Médecin auxiliaire **TEZENAS du MONTCEL** dont la bravoure et l'esprit d'initiative firent ce jour-là l'admiration de tous. Mais rien ne peut ralentir l'élan admirable des colonnes d'attaque. Le bois est enlevé ; les mitrailleurs ennemis massacrés ou capturés sur leurs pièces. Un important matériel reste entre nos mains. A la tombée de la nuit la liaison est établie avec le 135 qui n'a pu aborder le bois Raoul Lemaire et avec le 125, arrêté à hauteur du moulin de Contoire. Deux contre-attaques parties du bois Raoul Lemaire sont assez aisément repoussées. Pour éviter toute surprise, le 1er Btn fait exécuter par sa C. M. des tirs de harcèlement qui découragent l'adversaire et lui ôtent tout esprit agressif. Le 10, dès l'aube, la marche en avant est reprise. Le 135 vient de déborder le bois Raoul Lemaire ; le 125 progresse sur la rive Sud de l'Avre ; les deux Btns du 114 se portent résolument à 9 heures sur Davenescourt. Ils y entrent bientôt : l'un par le Nord, l'autre par le Sud et en couvrent immédiatement les lisières. A partir de ce moment le 114 est reformé à l'Ouest de Becquigny et laissant son 2e Bataillon en réserve de D. I., met les 1er et 3e à la disposition respective des 125e et 135e. Jusqu'au 12, la situation reste à peu près inchangée. Mais le 125e arrivé en vue de Dancourt n'a pu emporter ce point important. Il est relevé sur la première ligne et sur la ligne de soutien par les Btns **PERRON** et **TOURNIER**. L'ordre d'attaquer Dancourt donné pour le 13 et reporté au 16 est à nouveau différé ; une organisation des positions en profondeur est même

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2016

prescrite à cette dernière date.
Mais dans la matinée, un recul de l'ennemi ayant été signalé, le Bataillon **PERRON** se porte de lui-même à l'attaque ; ses sections progressent à la grenade, à l'aide des V. B. et à la suite d'un combat opiniâtre débordant Dancourt, arrivent jusqu'aux anciennes tranchées françaises. Le Bataillon **TOURNIER** qui, dans l'après-midi, a dépassé le Bataillon **PERRON** auquel ses pertes et sa fatigue physique ne permettent plus d'exploiter ce brillant succès, progresse encore, talonnant l'ennemi en retraite. Le lendemain 17 à 4 heures 30, appuyé par deux groupes d'artillerie d'assaut, ce Bataillon doit continuer l'attaque ; mais au dernier moment les chars manquent ; un flottement s'en suit, le barrage roulant s'éloigne et, accueillies par un violent feu de mitrailleuses les premières vagues ne peuvent déboucher. Le Capitaine **TOURNIER**, en se portant en avant, tombe blessé au milieu de ses hommes qui, durant les deux mois qu'il les a commandés, ont apprécié à leur valeur tout son magnifique courage et tout son dévouement. Malgré cette résistance acharnée de l'ennemi qui s'opiniâtre à ne pas démordre du terrain qu'il tient, le 3e Bataillon pousse quelques antennes. Par infiltration, des hommes atteignent le chemin en croix et établissent le contact avec l'ennemi. Jusqu'au 23 août, notre ligne se stabilise là. A cette date, la 152e D. I. après avoir réalisé une avance de près de 12 Km. est remplacée par la 166e. Le 114 a brillamment contribué pour sa part à cette avance. Aussi une troisième citation à l'Armée lui est offerte, juste hommage rendu à son esprit offensif et à son incomparable mordant. [1]
Lorsque le 3 septembre, après une dizaine de jours de repos, le Régiment est jeté à nouveau dans la bataille, la situation s'est déjà sensiblement modifiée. Roye est tombé et, poussant de l'avant nos divisions obligent l'ennemi à se retirer précipitamment sur sa ligne de résistance... Il perd peu à peu tous les gains de son offensive de mars. Le 5, Ham est entre nos mains ; le 8, des renseignements communiqués par l'Armée, il résulte que l'adversaire semble décidé à s'arrêter sur la position Hindenburg dont nous abordons les bastions avancés. Le 9 au soir, les deux bataillons de tête du 114 (1er et 3e) ayant dépassé le 125 marchent vers la ligne Castres - Essigny-le-Grand.
Le lendemain à 5 heures, malgré la pluie et le brouillard, ils continuent leur pression... les progrès sont lents et difficiles ; car les mitrailleuses qui garnissent les pentes de la cote 103 et les lisières d'Essigny, nous font un mal énorme. Une contre-attaque allemande réussit même un moment à bousculer nos éléments non soutenus par notre artillerie, encore de l'autre côté du canal et qui ignore nos emplacements. Mais, au soir, la situation est complètement rétablie.
Le 13 septembre, le Bataillon de gauche (Btn **DARGELOS**) se porte dès le matin à l'attaque de la carrière et des tranchées de la côte 98. Le Btn **TRUCY** doit l'appuyer à sa droite et profiter de son avance pour redresser son propre front. L'attaque très dure et menée avec une ténacité et une énergie admirables, finit à 17 heures, par atteindre l'objectif assigné Des prisonniers et un important matériel sont saisis, mais le Btn **TRUCY** malgré tous ses efforts, arrêté par le fortin inexpugnable de la côte 102, ne peut arriver à déborder cet obstacle. L'attaque est reprise le surlendemain ; bien que secondées par deux batteries d'artillerie lourde et un groupe d'artillerie de campagne, nos vagues sont fauchées

1 *Le 114e Régiment d'Infanterie : brillant régiment, très digne de son passé et des souvenirs de l'Yser, de Verdun, de la Somme et de Méry, S'est illustré à nouveau sous les ordres du Colonel BERTRAND.*
Le 23 Juillet 1918, en exécutant une manœuvre particulièrement délicate, forçant les positions ennemies au Nord-Est de Grivesnes et dépassant tous les objectifs qui lui avaient été assignés.
Au cours de cette journée, a réalisé une avance de plus de 2 Km. sur us front de 1.200 mètres, résistant aux multiples et violentes contre-attaques tentées par l'adversaire, sans céder un pouce de terrain, capturant 192 prisonniers, 20 mitrailleuses, 6 minenwerfer et un important matériel de tranchée.
Du 8 au 23 août 1918, en réussissant au cours de 15 jours de combat les plus durs, à enlever une série de positions fortement organisées par l'ennemi depuis 6 mois, réalisant une avance de 12 Km., faisant 181 prisonniers et capturant un butin important.

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2016

presque à bout portant par des mitrailleuses restées invulnérables. Elles parviennent cependant à progresser de 2 à 300 mètres ; mais bientôt prises de tous les côtés sous la rafale de fer, elles sont fixées au sol et obligées de se tapir dans les grandes herbes pour refluer ensuite sur leurs positions de départ. A la suite des fatigues endurées et des pertes subies, le Régiment jusqu'au 28 ne prend part à aucune action saillante, mais le 28 septembre, le 2e Bataillon (**TRUCY**) parti de la route Castres-Essigny après 5 heures de lutte, réalise une avance de 500 mètres et occupe les tranchées ennemies Nord de la Manufacture. Le lendemain, les deux Bataillons **PERRON** et **TRUCY** (1er et 2e) reçoivent mission d'appuyer l'attaque que la 169e D. I. doit mener sur Urvillers, le bois de la Source, le bois du Dragon, en s'emparant d'abord de la côte 109, de la route Castres – Urvillers, enfin du chemin Grugies-le-Poutchu. Le Bataillon **DARGELOS** (3e) s'efforcera de suivre le mouvement général, tout en maintenant dans les marais de la Somme la liaison avec la 133e D. I, et en prenant pied dans Giffecourt et sur la côte 103.
A 10 heures 30, le Bataillon **TRUCY** s'élance dans le sillage des derniers obus du barrage. Il atteint la route Castres - Urvillers et marche sur son deuxième objectif. Le Bataillon **PERRON**, après avoir gagné environ 1 Km. vers le Nord-Nord-Est, est arrêté par des feux extrêmement violents partant de la cote 88 et ne peut aborder la route Castres - Urvillers. Le Capitaine **DEFAYE** qui se dépense avec sa bravoure coutumière pour entraîner sa 3e Cie reçoit une balle qui l'étend raide mort. Cependant, par suite de la marche en éventail des deux bataillons, une fissure se crée bientôt entre eux. L'ennemi qui s'en aperçoit, lance une contre-attaque pour élargir cette fissure. On se bat furieusement pour parer à ce pressant danger. L'agent de liaison **PINEAU** se trouvant en présence d'un groupe de dix Allemands en tue un et ramène prisonniers les 9 autres. A la tombée de la nuit l'ennemi se retire ; l'opération n'a pu réussir ; elle sera reprise le lendemain avec l'appui de deux bataillons du 135. Ce lendemain 30 septembre notre élan ne peut avoir encore une fois raison de l'opiniâtreté de l'adversaire. Mais au matin du 1er octobre nos antennes de reconnaissance ayant trouvé des tranchées abandonnées, le mouvement en avant est repris. On ne rencontre qu'une assez faible résistance. Le Bataillon **DARGELOS** à son tour en liaison avec le 401, s'empare successivement de la côte 103, de Giffecourt, de Grugies, de Cauchy et entame la ligne Hindenburg qu'il passe à hauteur de la route d'Essigny. Le Bataillon **PERRON** s'installe dans les ouvrages de Vienne et d'Altenkirchen ; le Bataillon **TRUCY** dans les anciennes positions anglaises à l'Est du Pire-Aller ; le Bataillon **de LA ROCQUE,** du 135, tient les bois du Sphinx et du Dragon, face à Neuville-St-Amand - Itancourt. En fin de journée de fortes patrouilles du Capitaine **DARGELOS** pénétraient résolument dans St-Quentin [1] dont depuis trois semaines la masse sombre de la collégiale semblait le point de mire de tous nos efforts ; elles repoussaient deux contre-attaques parties du cimetière, mais le 401, à leur gauche, n'ayant point progressé, elles étaient ramenées aux lisières Sud du faubourg d'Is1e. Dans la nuit du 1er au 2 octobre, les Allemands sont signalés en pleine retraite. Pourtant dans la matinée du 2 nos avant-gardes se heurtent à une sérieuse résistance à hauteur de la voie ferrée de St.-Quentin à Mézières. L'attaque de Neuville-St-Amand est néanmoins décidée ; deux groupements : l'un (Bataillons **TRUCY** et **de LA ROCQUE**) aux ordres du Commandant **CONSCIENCE**, l'autre (Btn **PERRON**, **DARGELOS**, **GEISLER**) aux ordres du Colonel **BERTRAND** vont coopérer. Mais l'artillerie est insuffisante les réseaux de fils de fer sont tellement denses qu'on ne peut songer à les forcer en les cisaillant ; bientôt il faut se replier même jusqu'à la voie ferrée.
Au cours de ces sept jours malgré les fatigues consécutives aux opérations de la première quinzaine de septembre, le 114 avait réalisé une avance de 5 Km. et en dépit de ses pertes sensibles, imposé à

1 Les communiqués officiels et les comptes-rendus de la presse ont attribué au 401e et au 121e la prise de St-Quentin. En réalité, comme on le voit, le 3e Bataillon du 114e y était dès le 1er octobre au soir. Il n'a pas tenu à lui de pouvoir y rester.

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2016

l'adversaire sa rude et impérieuse volonté.
Tenu quelque temps en réserve, le Régiment est mis le 17 octobre à la disposition de la 15e Division avec l'ordre d'enlever le jour même le hameau de Grougis. Deux bataillons, 2e et 3e, mènent l'opération. Mais il est tard et la nuit tombe avant qu'ils aient pu atteindre leur objectif.
Le 18 à 3 heures, le 3e Bataillon se porte sur Marchavennes et Grand Thiollet, le 2e Bataillon s'aligne sur lui et l'attaque générale se déclenche sous la protection d'un barrage roulant. Malheureusement le tir de l'artillerie allemande est si intense que la progression s'arrête. Nous perdons beaucoup de monde (dont le Lieutenant **BOULA** et le Sergent-Major **ROY**) les mitrailleuses nous prennent de flanc ; enfin à 13 heures, grâce au feu de notre A. L. nous atteignions Grand Thiollet et Grougis. Nous pressons l'ennemi en retraite sur Grand Verly mais notre barrage ralentit puis bientôt même paralyse notre marche et nous oblige à revenir sur nos pas. L'adversaire s'accroche au terrain et s'organise sur les crêtes. Le lendemain, le 2e Bataillon s'empare de Grand Verly, le 3e de Tupigny mais nos patrouilles qui ont réussi à franchir le canal sont rejetées par une contre-attaque. Sans une forte préparation d'artillerie, l'opération est présentement impossible. Elle est reprise le 4 novembre par le 135 aidé par le 1er Btn du 114 ; ce dernier, après avoir effectué brillamment le passage atteint le 5 la route de Valenciennes, saisissant au cours de l'affaire quatre mitrailleuses, quatre minenwerfer et quatre canons de 77.

Le 114, entièrement concentré à Hannapes se rend le 6 à Esqueheries, le 7 il traverse la forêt de Nouvion et se porte 3e et 2e Btns en tête sur Larouillies. Malgré le feu incessant des mitrailleuses allemandes, le village débordé, par le Nord et le Sud se trouve vers midi aux trois quarts encerclé. Un important matériel est capturé et 700 prisonniers restent en notre pouvoir. A 13 heures, des parlementaires se présentent pour réclamer ces prisonniers invoquant une suspension d'armes dont ils auraient été avisés. Cette demande paraissant absolument déplacée, les prisonniers sont dirigés sur l'arrière. On conserve le village et on en organise la défense ; mais voilà qu'à la nuit une nouvelle délégation ennemie (plusieurs Officiers, un Oberst en tête) arrive au P. C. du Colonel Cdt le 114. Scène inoubliable dont tous ceux qui en furent les témoins garderont éternellement le souvenir ! Au milieu de ce bourg en ruines, dans cette pièce éclairée par une chandelle fumeuse, ils entrent ces Officiers moulés dans leurs uniformes, raides, presque arrogants. Devant eux, tout salis par la bataille, traînant dans leur capote la boue de cette terre de France qu'ils reconquièrent, chaque jour lambeau par lambeau, les nôtres les regardent bien en face, refoulant la haine qui gronde en leur âme et leur crispe les poings. Ils parlent longuement, ils réclament, ils osent réclamer leurs prisonniers faits ajoutent-il illégalement. Le Colonel **BERTRAND** qui écoute ces doléances a redressé la tête à ce dernier mot. Peut-être évoque-t-il à cette heure ces quatre années de lutte implacable et sans merci et devant ces Hobereaux plus barbares sous leur masque de faux civilisés que les pirates qu'il a vus au cours de sa longue carrière coloniale lui aussi, à grand peine, se maîtrise et se contient, « *C'est vrai*, dit-il, *nous vous avons fait 700 prisonniers*, *c'est un beau chiffre*, *mais c'est la guerre, je le regrette, nous les gardons.* » Et d'un geste, du geste d'un Chef qui venge ses soldats morts, il leur laisse entendre qu'entre lui et eux il n'y a qu'une différence, c'est qu'il est vainqueur et qu'ils sont battus.
Le 8 on pousse sur Grand Bois pendant que les Allemands bombardent Larouillies. Le 9 on marche sur Tatimont ; on reprend un contact étroit avec l'adversaire à partir des lisières Est de Buisson Barbet. A midi 30 le dernier objectif Glageon est atteint. Nos bataillons sont dépassés par ceux de la 123e D. I. et 133e D. I. On commence à dénombrer les prises ; 700 prisonniers, 7 cuisines roulantes, 3 camions autos, 8 caissons de munitions, 40 mitrailleuses et 30 chevaux.
Le 11 novembre, à Féron, on procédait à l'inhumation d'un soldat du 114 tué dans les derniers combats. On apprenait à ce moment que l'ennemi, traqué de toutes parts venait de demander un armistice.

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2016

L'émotion serrait les cœurs pendant qu'on rendait les Honneurs suprêmes au brave qui n'avait pu assister au Triomphe final. Une larme glissait sur toutes les joues halées par l'âpre vent de la Victoire. Une larme... une larme de piété reconnaissante pour nos morts n'est-ce pas là aussi le seul point final véritablement digne de l'historique d'un Régiment de la Grande Guerre ?

Conclusion.

Ici en effet, s'arrête, au jour que l'ennemi battu arbore le Drapeau blanc de la capitulation, l'historique de guerre de l'ancien Régiment de Deux-Ponts. Un peu de son âme héroïque vivra dans ces pages malheureusement trop courtes. Puissent ceux qui les liront comprendre toute la somme d'énergie et d'endurance dépensée durant ces quatre années par des hommes dont la bravoure égala la discipline et qui eurent surtout ce rare mérite de faire des choses sublimes avec modestie ! C'est volontairement qu'ont été écartés de ces lignes les récits de tant d'actes prestigieux et surhumains dont chacun de nous enchâsse le souvenir tel des rubis sombres au plus profond de son âme. Le mur de l'histoire n'est-il pas un mur sur lequel défilent des ombres et la fresque Napoléonienne de **CARAN D'ACHE avec** ses silhouettes noires n'est-elle pas la plus symbolique et la plus émouvante des épopées ?
Un jour à Verdun, un mitrailleur descend de 304 portant sur les épaules les débris de sa pièce écrasée par les gros obus ; « *Pourquoi te charges-tu ainsi ?* lui demande-t-on, *tu vois bien qu'elle ne peut plus servir.* » « *Elle nous a assez servi là-haut pour qu'on la ramène !* » répond-il fièrement.
Un jour sur la Somme, un Voltigeur en avant des lignes est tiré à 20 mètres par un ennemi dans le brouillard. La balle brise la crosse de son fusil. « *Imbécile*, crie-t-il, *pour te démolir je n'ai pas besoin de mon fling.* » Et d'une grenade bien lancée, il se débarrasse de l'importun.
Un jour après la relève de Méry, un homme se présente à la visite. Il a reçu un éclat d'obus dans l'épaule. « *Il y a longtemps que tu as cette blessure ?* » interroge le Major. « *C'était la première journée vers 11 heures, mais je ne pouvais pas quitter comme çà les camarades. Alors j'ai attendu que ce soit fini..* »
Quels sont ces héros ? Quels sont leurs noms ? Qu'importe ! Sait-on ceux du coureur de Marathon ou des Trois cents Spartiates des Thermopyles ? Ils sont cependant entrés dans le Temple de la Gloire comme les nôtres y entrent dès aujourd'hui au lendemain de cette effroyable lutte auréolée de l'éclat de tant de batailles qu'en les contemplant le mot de la « Légende de l'Aigle » de **d'ESPARBÈS** nous vient naturellement aux lèvres : Ohé les Grecs ! Ohé les Romains ! faudrait voir !
Pour un large idéal ces hommes se sont battus ; ils ont couru des risques sans nom, supporté des épreuves terribles parce qu'en eux l'image de la Patrie s'est dressée rayonnante et qu'en regardant leur Drapeau mutilé ils ont compris qu'elle demeurait, elle, le lien éternel qui rattache les générations les unes aux autres et les rend solidaires des mêmes douleurs comme des mêmes joies. A ceux qui viendront après eux une tâche semblable s'imposera moins ardue et moins pénible, je le souhaite, mais aussi nécessaire s'ils veulent vivre et faire figure de grand peuple au passé sans Exemple peut-être dans les annales de l'humanité. En s'inspirant de ce que firent les soldats de la guerre, en lisant leurs prouesses, ils saisiront bien mieux toute l'ampleur de leur rôle, ils entreverront bien mieux aussi la noblesse de leur devoir et sauront se rappeler surtout que les années passent, que les hommes meurent et que la France reste.